

SÉQUENCE 0



SÉQUENCE 0

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Séquence 001 - Brumes Industrielles	4
Chapitre 2 : L'Ordre des Choses	8
Chapitre 3 : Séquence 002 - Béton Solaire	12
Chapitre 4 : La Reine Déchue	18
Chapitre 5 : Écho Distant	21
Chapitre 6 : Paranoïa Organique	25
Chapitre 7 : Autopsie du Réseau	31
Chapitre 8 : La Fuite Stérile	34
Chapitre 9 : Microchimérisme	38
Chapitre 10 : Point de Convergence	45
Chapitre 11 : Le Sanctuaire des Codes	51
Chapitre 12 : La Traque Chirurgicale	56
Chapitre 13 : Justice Algorithmique	62
Chapitre 14 : L'Effacement	67
Chapitre 15 : La Source de l'Erreur	73
Chapitre 16 : Le Dernier Prélèvement	76
Chapitre 17 : Rupture de Séquence	81
Chapitre 18 : Verdict Fantôme	85
Chapitre 19 : Néant Biologique	89
Chapitre 20 : Le Code Résiduel	92

Chapitre 1

Séquence 001 - Brumes Industrielles

Le ciel de Lille n'était pas un dôme, mais un couvercle. Une calotte de plomb brossé qui pesait sur les friches de Fives, là où les squelettes de l'industrie lourde achevaient de se dissoudre dans l'humidité saline venue de la mer du Nord. Le capitaine Elias Thorne s'arrêta à la lisière du périmètre de sécurité. Le vent s'engouffrait dans les hangars désaffectés, arrachant aux tôles ondulées des gémissements de métal torturé. Thorne malaxait nerveusement une gomme à la nicotine entre ses incisives, un tic machinal, presque maladif, qu'il opposait à sa propre biologie défaillante.

À cinquante-deux ans, sa silhouette s'était durcie, pareille aux structures de béton qui l'entouraient : anguleuse, grise, résistante à l'érosion. Sous son long manteau de laine sombre, ses épaules semblaient porter toute la fatigue du département du Nord, mais ses yeux conservaient une acuité de lame de rasoir.

— Capitaine.

C'était Morel, un jeune lieutenant dont l'enthousiasme était encore, pour Thorne, une source de perplexité. Le jeune homme tendait un masque et une charlotte. Thorne s'exécuta sans un mot. Ce rituel de la stérilité était devenu sa liturgie. Il enfila la combinaison de Tyvek blanc, un craquement sec de polymère qui déchira le silence. Le latex des gants claqua contre ses poignets. À cet instant, il n'était plus un homme, mais une entité clinique, un scalpel mental s'appêtant à disséquer la réalité.

Ils pénétrèrent dans l'entrepôt 4-B. Une nef de cathédrale païenne dédiée au dieu déchu de la vapeur. Au centre, sous une grappe de projecteurs halogènes, reposait le sujet. Thorne s'approcha avec une lenteur calculée. Il ne regardait pas encore le corps.

Il lisait les vides avant de lire les pleins. Aucune trace de lutte. Pas de chaos. Le crime avait été une opération d'une rigueur anatomique.

— Victime de sexe féminin, annonça Morel. La vingtaine. Cause apparente du décès : strangulation.

Thorne s'accroupit. Ses genoux craquèrent. La jeune femme était étendue sur le dos, ses bras le long du corps, dans une symétrie obscène. Elle portait une robe de soie légère, décalage frappant avec la brutalité du décor. Thorne désigna le cou. Un sillon unique, profond, parfaitement horizontal. Pas de traces d'ongles, pas de griffures désespérées.

— Un fil de polymère, analysa-t-il. Action rapide. Le tueur savait exactement où presser pour couper les carotides sans briser le cartilage. Une précision d'orfèvre.

Le brigadier-chef Vasseur s'approcha avec une lampe à polymérisation.

— On a quelque chose, mon Capitaine. C'est presque trop beau.

Il alluma la lampe. Une lumière ultraviolette inonda le buste. Sur la peau diaphane de la clavicule, une tache fluoresça d'un blanc pur. Une goutte de fluide biologique. Un postillon, ou une goutte de sueur tombée du front du bourreau. Thorne observa Vasseur sortir un écouvillon. La pointe de coton effleura la peau froide, s'imprégnant de la substance qui contenait le code.

— Aucun autre résidu, poursuivit Vasseur. Le site est propre. Le type portait probablement une combinaison intégrale, mais il a laissé sa signature génétique. Si ce type est dans le fichier, on le tient avant le café de demain matin.

Thorne se redressa. Le monde changeait. On n'enquêtait plus sur les âmes, on enquêtait sur les molécules.

Une heure plus tard, au Laboratoire de Police Scientifique, l'air filtré et le silence n'étaient rompus que par le bourdonnement des centrifugeuses. Thorne traversa le sas de décontamination. Il entra dans la salle de séquençage. L'échantillon avait été préparé, l'ADN libéré. Sur les écrans, des graphiques s'animaient. Des pics de fluorescence indiquaient la présence de marqueurs spécifiques.

— On a un match, souffla Vasseur. Thomas Vernier. Architecte. Résidant dans le Vieux-Lille. Aucun antécédent, mais il est dans la base pour un don de moelle osseuse. Correspondance sur les vingt-quatre marqueurs. La probabilité que ce soit quelqu'un d'autre est d'une sur sept cents quadrillions.

Thorne nota le nom. Le papier absorba l'encre noire.

— Lancez l'interpellation, ordonna-t-il à Morel.

L'ascension de l'escalier dans l'immeuble de la rue de la Monnaie fut silencieuse. L'appartement de Vernier était le prolongement direct d'une esthétique asymptotique : des murs d'un blanc spectral, un mobilier monacal, des lignes droites qui semblaient interdire tout désordre humain. Lorsque la porte céda, Vernier apparut, hébété, en pyjama de coton gris. Morel le plaqua contre le mur immaculé.

— C'est une erreur.

Le silence qui suivit fut plus éloquent que son bégaiement. Thorne s'approcha, scrutant le visage de l'architecte. Il remarqua, sur le bureau, des croquis de structures organiques imitant la double hélice.

— Votre ADN était sur son cou, monsieur Vernier, lâcha Thorne.

Vernier redressa la tête. Ses pupilles se dilatèrent, mais ce n'était pas la panique classique du suspect pris au piège. C'était une sidération purement technique.

— Ce n'est pas possible, murmura-t-il. Biologiquement parlant, c'est impossible. Je

n'ai pas quitté ce bureau.

— La science ne ment pas, trancha Thorne.

Il regarda Morel emmener l'homme. Vernier semblait déjà s'effacer, devenir une ombre dans son propre décor. Thorne resta un instant seul dans le salon. Il observa un carnet de croquis ouvert où figurait un mot griffonné en marge : *Microchimérisme*. Un vertige passager le saisit, une sensation de peau qui rampe sous le costume de Tyvek qu'il avait pourtant retiré.

Il quitta l'appartement. Dans l'habitacle de sa voiture, l'odeur du vieux cuir et du tabac froid l'accueillit comme un vestige d'un monde plus simple. Il posa ses mains sur le volant, fixant ses paumes. Il se demanda combien de cellules de la morte il transportait encore sur lui, malgré les procédures.

Son téléphone vibra sur le siège passager. Une notification. Un message crypté provenant de Marseille, signé Sarah Belkacem. Il l'ignora, ses yeux rivés sur le fourgon qui emportait Vernier. La brume lilloise enveloppait le convoi, transformant la cité en un immense laboratoire à ciel ouvert. Thorne engagea la première. Il avait la preuve. Il avait le code. Le monstre était enfermé dans un flacon de verre.

Ou du moins, c'est ce que la machine lui disait.

Chapitre 2

L'Ordre des Choses

L'agence Vernier & Associés n'occupait pas un espace, elle l'administrait. Perchée au dernier étage d'une ancienne filature à la lisière des quartiers d'affaires lillois, elle se présentait comme un sanctuaire de verre et d'acier brossé. Ici, le silence était une composante structurelle, une épaisseur de feutre et de vide calculée au décibel près pour étouffer les rumeurs ferroviaires de la Gare de Lille-Europe. Pour Thomas Vernier, l'architecture n'était pas l'art de bâtir, mais l'art de contraindre le chaos.

Il se tenait debout devant sa table à dessin numérique. Ses doigts survolaient la surface tactile, déplaçant des vecteurs avec une fluidité de chirurgien. Il ajustait le réseau de gaines techniques d'un futur centre de recherche biomédicale. Tout était question de millimètres. Si le flux d'air n'était pas parfaitement laminaire, la pureté des salles blanches serait compromise. Thomas ne tolérait pas la compromission. Dans le logiciel de CAO, les lignes étaient des abstractions mathématiques sans épaisseur ni défaut. Le métal ne ment jamais sur sa résistance élastique.

Il rangea son stylo-plume avec une lenteur cérémonielle dans son étui en cuir noir lorsqu'une notification apparut sur son écran 5K. La fenêtre possédait une charte graphique austère. En haut à gauche, le logo de la République Française semblait peser de tout son poids bureaucratique sur l'interface.

NOTIFICATION OFFICIELLE : PROCÉDURE DE VÉRIFICATION D'IDENTITÉ RÉGALIENNE.

La fissure était là, au centre de l'image. Infime, mais structurelle. Thomas ne ressentit pas de peur, mais l'agacement d'un ingénieur face à une erreur de cote. L'article

706-54. Le FNAEG. Ce n'était pas du béton qu'on interrogeait, c'était sa propre pulpe. Il activa l'authentification biométrique. Un faisceau de lumière verte balaya son index, transformant ses crêtes papillaires en un code binaire unique. Le document s'afficha : convocation immédiate au Commissariat Central de Lille pour un prélèvement biologique de comparaison.

— Claire, j'ai une course administrative. Je ne serai pas de retour avant ce soir, lança-t-il à son associée sans détourner les yeux de la baie vitrée.

Dehors, Lille s'étalait sous un ciel de plomb. Les grues de chantier ressemblaient à des insectes métalliques dévorant l'horizon. En sortant, l'air froid le frappa, chargé d'odeurs de bitume mouillé et de gasoil. Il commença à marcher. Les passants qu'il croisait n'étaient plus des citoyens, mais des porteurs de code, des milliards de cellules invisibles marquant leur passage d'une signature indélébile.

Le commissariat était un bloc de béton brutaliste, gris, délavé par des années de pluie acide. À l'intérieur, l'odeur omniprésente de tabac froid et d'eau de Javel saturait l'espace. Thomas se sentait anachronique dans ce décor de misère ordinaire. Il attendit sur un banc en métal fixé au sol jusqu'à ce qu'un homme à la quarantaine fatiguée apparaisse.

— Capitaine Thorne, dit l'homme d'une voix basse. Suivez-moi.

Thorne ne lui serra pas la main. Dans cet univers, le contact physique était déjà une pièce à conviction. Ils s'engagèrent dans un couloir éclairé par des tubes fluorescents qui grésillaient. Le bureau de Thorne contenait une table, trois chaises et un kit de prélèvement scellé sous plastique. L'odeur du latex remplit la pièce.

— Asseyez-vous, Monsieur Vernier.

Le capitaine ouvrit un dossier. Ses mains étaient sèches, la peau craquelée aux

jointures. Son regard était d'une neutralité chirurgicale. Il fit glisser une photographie sur la table. Une forme humaine disloquée dans une ruelle de Marseille, à moitié recouverte d'une bâche.

— Le 14 novembre dernier, vers trois heures du matin, cette femme a été assassinée. Une précision méthodique, si elle n'était pas aussi sauvage.

— Je ne comprends pas, dit Thomas. J'étais à Lille.

Thorne mit ses gants en latex. Le bruit du plastique qui s'étire contre la peau fit grimacer Thomas.

— Nous avons trouvé des traces sous les ongles de la victime. Des cellules épithéliales.

Le capitaine déchira l'emballage de l'écouvillon.

— Ouvrez la bouche.

Thomas offrit sa muqueuse avec la passivité d'un matériau soumis à un test de résistance. Il sentit le coton sec. Thorne plaça délicatement l'instrument dans un tube à essai.

— Selon l'algorithme, Monsieur Vernier, l'ADN retrouvé sur cette femme... c'est le vôtre. À 99,9 %.

— C'est une statistique, pas une certitude, répliqua Thomas, la gorge sèche. Il y a des marges d'erreur.

Thorne se pencha en avant. Son regard était devenu une lentille optique focalisée.

— Le 0,1 %, c'est l'épaisseur d'un cheveu dans une tempête de neige. C'est une concession à l'entropie. Pour la machine, vous étiez là-bas. Dans les fluides, dans la peau. La science a horreur du vide, et votre ADN remplit chaque case de ce meurtre.

— Je n'ai jamais mis les pieds à Marseille. Je peux fournir mes relevés, mes logs de serveur.

— Le numérique est une fiction, trancha Thorne. On falsifie un alibi, on ne falsifie pas un séquençage nucléotidique. L'ADN est la reine des preuves. Et la reine vient de vous désigner comme un monstre.

Thorne se leva. Il fit quelques pas, s'arrêtant devant Thomas.

— Nous allons maintenant perquisitionner votre agence et votre domicile. Mes collègues vont cartographier votre vie jusqu'au dernier nucléotide. Saviez-vous ce qu'est une chimère, en biologie ? Un organisme qui possède plusieurs populations de cellules distinctes. Un puzzle. Un mensonge organique.

Le capitaine ouvrit la porte. Des techniciens en combinaisons blanches s'engouffrèrent dans le couloir comme une armée de spectres aseptisés.

— Je me demande quelle sorte de chimère vous êtes, conclut Thorne. L'architecte que tout le monde voit, ou le boucher que vos cellules proclament.

Thomas resta immobile. Sous la lumière crue des néons, ses mains lui parurent d'une pâleur cadavérique. Il n'était plus l'homme de la structure et du calcul. Il était devenu une donnée corrompue dans une matrice qui ne tolérait aucune erreur. L'ordre des choses venait de s'effondrer, balayé par l'infiniment petit. Dehors, le vent de la mer du Nord s'engouffrait entre les grat-ciels de verre, et pour la première fois, Thomas Vernier comprit que les murs les plus solides ne pourraient jamais le protéger de ce qui coulait dans ses propres veines.

Chapitre 3

Séquence 002 - Béton Solaire

La lumière de Marseille n'était pas une invitation, c'était un solvant. À quatorze heures, le soleil attaquait les hangars désaffectés du Grand Port Maritime avec la fréquence métronomique d'une défaillance système. Ici, la gangue minérale n'était pas grise ; elle était d'un blanc incandescent, une surface crayeuse qui brûlait la rétine et transformait l'air en un fluide visqueux, saturé d'odeurs de kérosène et de sel rance.

Le Lieutenant Sarah Belkacem sortit de sa Peugeot banalisée. Son visage fut frappé par une lame de chaleur sourde. Elle ne cilla pas. Ses yeux, protégés par des verres polarisants tactiques, balayèrent la zone de rubalise qui s'agitait mollement sous un vent sec. Elle ajusta ses gants en nitrile bleu. Le craquement du latex contre son poignet fut le premier son distinct, au-dessus du bourdonnement des ventilateurs industriels. Sarah ne percevait pas le monde en tragédies humaines, mais en ruptures systémiques.

— Lieutenant, vous ne devriez pas rester là, l'odeur est... particulière aujourd'hui, lança Moretti, le légiste.

Il ressemblait à un cosmonaute égaré sous le soleil zénithal.

— La chaleur accélère la protéolyse, Moretti. Évitez les adjectifs inutiles. Où est le sujet ?

— À l'intérieur. Zone de stockage C-4. L'isolation thermique a tenu. C'est un four, pas encore un incinérateur.

Sarah s'engagea dans l'ombre du hangar. La transition fut brutale. L'obscurité puait le gazole et le sel. L'architecture brute s'y décomposait en silence. Ses pupilles se dilatèrent, s'adaptant à la pénombre striée par des rais de lumière crue. Au centre de l'espace vide, sous un projecteur halogène, gisait le corps. Un homme, la quarantaine, costume italien souillé.

— Mode opératoire ? demanda-t-elle. Sa voix ricocha sur les parois nues.

— Identique à Lille. Incision à la carotide. Le sujet a été vidé de son sang ailleurs. Le tueur l'a livré comme un colis. Regardez les mains.

Sarah sortit sa tablette. Elle activa la caméra macro. Sur l'écran, les doigts de la victime apparurent, monstrueux de détails. Les ongles avaient été curés de toute trace de kératine étrangère.

— Il a prélevé des biopsies circulaires sur chaque pulpe, expliqua Moretti. Il efface les empreintes sans détruire le doigt. C'est une signature biologique.

Sarah sentit une décharge électrique parcourir sa nuque. Elle se redressa et fit le tour du corps, observant la rigidité cadavérique.

— Le kit de séquençage ?

Moretti désigna le RapidHIT ID. L'analyse des nucléotides touchait à sa fin. Le silence devint pesant. Sarah fixait l'écran. Elle voyait les pics de fluorescence s'aligner, la double hélice se rangeant en un code binaire.

99%... Analyse complétée.

Le système interrogea le FNAEG. Le curseur tourna pendant trois secondes de latence bureaucratique.

MATCH.

Le nom s'afficha, blanc sur fond bleu.

NOM : VERNIER

PRÉNOM : THOMAS

PROFESSION : ARCHITECTE

— Moretti, vérifiez votre machine.

— Elle est calibrée, Lieutenant. Pourquoi ?

— Parce que cet ADN appartient à un homme qui, au moment précis où ce sujet se faisait égorger à Marseille, passait un contrôle d'identité à Lille. Il est sous surveillance constante là-bas.

Elle tourna l'écran. Le visage de Thomas Vernier, traits fins et effacés, semblait les observer.

— C'est impossible, murmura Moretti. La géographie ne permet pas ça.

— La géographie est une donnée analogique, Moretti. Nous avons changé de système.

Elle commença à taper son rapport. Elle ne voyait plus le corps. Elle voyait un réseau de fibres optiques et de séquences génétiques s'entremêler. Elle sortit dans la fournaise. Le contraste thermique la fit frissonner. Elle monta dans sa voiture, la climatisation hurla. Le froid artificiel envahit l'habitacle.

Elle ouvrit le fichier de l'architecte. Un bâtisseur de structures. Un homme qui

maniait la règle. Elle accéda aux flux des caméras de Lille. La connexion ramait, entravée par les pare-feux administratifs et les protocoles de sécurité gouvernementaux. Après plusieurs minutes de progression laborieuse, l'image apparut. Elle vit un homme marcher sous la pluie du Nord. C'était Vernier. Manteau beige, démarche voûtée.

Puis, elle regarda la photo du prélèvement à Marseille. Identiques. Les deux signaux utilisaient la même fréquence. Sarah posa ses mains sur le volant. Elle savait que ce n'était pas un meurtre, mais une faille dans la réalité. Quelqu'un injectait du chaos dans le système d'exploitation de la justice.

Elle traversa Marseille, ignorant l'éclat bleu de la mer. Elle ne voyait que son reflet dans le rétroviseur, cherchant une erreur dans sa propre réflexion. Elle activa son micro de bord.

— Établissez une liaison sécurisée avec le Capitaine Thorne à Lille. Dites-lui que nous avons un fantôme avec un ADN valide.

La réponse fut un grésillement statique. Sarah accéléra, s'enfonçant dans le cœur de ciment de la cité, tandis que le ciel d'acier préparait une nuit sans réponses.

Le tunnel sous le Vieux-Port fut une décompression. Elle sentit la fraîcheur lutter contre l'inertie thermique. Elle gara la Peugeot à l'Évêché et monta les escaliers. Son bureau était un sanctuaire de silicium. Elle se reconnecta au laboratoire de Milan, son contact clandestin.

— Tu joues gros, Sarah, dit Milan via la liaison cryptée. Séquencer hors protocole est un suicide.

— Je traite avec un spectre, Milan. L'ADN de Vernier est partout.

Milan injecta la solution dans son propre séquenceur. Sur l'écran, les graphiques s'agitèrent. Il fronça les sourcils devant une anomalie sur le chromosome 15.

— C'est de la stéganographie moléculaire, affirma-t-il. Quelqu'un a injecté du texte dans la structure même de la cytosine. On a caché des informations numériques à l'intérieur de la molécule.

— Un message ?

— Un manifeste. Regarde l'en-tête.

Sur l'écran, une ligne en ASCII apparut : ARCHITECTURA NULLIUS.
PROPRIETAS NEMINIS.

— L'architecture de personne, traduisit Sarah. C'est un terrorisme biologique. Il prouve que l'unicité génétique est une illusion. Il construit des prisons de données avec nos propres corps.

Une alerte retentit. Un accès non autorisé tentait de modifier le fichier source à l'IML. Sarah lança des scripts de contre-mesures. L'attaquant utilisait des clés de chiffrement de haut niveau. Ils voulaient lisser l'anomalie, rendre le crime conforme aux standards.

Une fenêtre de dialogue s'ouvrit : « Ne cherchez pas à réparer ce qui est brisé. Vernier n'est qu'une fondation. »

L'écran s'éteignit. Extinction totale. Sarah resta dans le noir. Elle comprit que l'ennemi récrivait la réalité molécule par molécule. Elle saisit son arme et son badge. Elle devait rejoindre Lille.

Elle s'installa dans l'avion. À travers le hublot, elle ne vit pas le paysage, mais les

dossiers de Vernier qui contredisaient chaque certitude physique. Le froid du Nord arrivait.

À l'aéroport de Lille-Lesquin, l'humidité lui piqua les poumons. Elle loua une voiture et s'arrêta devant un immeuble conçu par Vernier. Un monolithe de quartz fumé qui absorbait la lumière. C'était l'œuvre d'un homme qui vénérât la structure. Elle comprit que Vernier était la victime d'une architecture plus vaste, où les briques étaient des gènes.

Elle entra au commissariat central. L'odeur du café brûlé remplaça celle de l'ozone. Elle monta les escaliers et s'arrêta devant le bureau d'Elias Thorne. À travers la vitre, elle observa l'homme. Il était entouré de dossiers papier, ses remparts analogiques.

Sarah poussa la porte. Thorne ne leva pas les yeux tout de suite. Il était en train de froisser un rapport d'expertise, ses doigts larges marquant le papier. Il consulta une horloge à quartz sur le mur, un tic-tac mécanique brisant le silence. Il semblait appartenir à un monde de matière solide.

— Capitaine Thorne ? Je suis le lieutenant Belkacem. On a un problème d'architecture.

Thorne se figea. Il lâcha le papier froissé et éteignit sa lampe de bureau d'un geste sec, plongeant la pièce dans la pénombre grise du Nord. Son regard était lourd, ancré dans une réalité qui venait de s'effondrer. L'hiver biologique s'installait entre eux.

Chapitre 4

La Reine Déchue

L'acier de la table reflétait la lumière des néons avec une fidélité malaisante. Dans cette pièce aveugle du commissariat de Lille, l'air saturé d'ozone et de désinfectant rendait la respiration courte, presque clinique. Le capitaine Elias Thorne observait Thomas Vernier. L'architecte n'était plus qu'une structure dont on aurait sectionné les câbles de tension ; un homme vidé, dont la perception géométrique du monde s'effondrait sous le poids d'une réalité qu'il ne reconnaissait plus.

Thorne fit glisser un dossier plastifié sur le métal. Le bruit du froissement déchira le silence pressurisé.

— Voici le rapport de l'IRCGN, Vernier. Vingt-quatre marqueurs concordants. Sous les ongles de la victime, sur son col, dans sa chair. C'est la Reine des Preuves, et elle porte votre couronne. Pour la science, vous étiez dans cette impasse. Vous l'avez brisée.

Vernier leva des yeux injectés de sang. Sa voix n'était qu'un souffle de poussière.

— Je n'y étais pas. Je travaillais sur les plans de la médiathèque. Je... mes fondations sont solides, capitaine. Je sais où je me trouve.

Thorne se pencha, l'odeur de tabac froid émanant de son manteau venant heurter le parfum de latex qui semblait sourdre des murs.

— Vos fondations ne sont plus que du sable. Car voici la seconde vérité.

Il étala les journaux de bord de la surveillance urbaine.

— À l’heure du crime, le système biométrique du projet Héritage — votre propre création, cette prison modulaire dont vous êtes si fier — vous enregistrerait à votre bureau. Analyse de démarche, signature thermique, reconnaissance veineuse. Tout concorde. Vous étiez l’honnête citoyen à sa fenêtre pendant que votre spectre lacérait une gorge à trois kilomètres de là.

Thorne marqua une pause, observant la fissure s’élargir sur le visage de l’architecte.

— J’ai deux certitudes qui s’excluent, Vernier. Le sang dit que vous êtes un monstre. Les pixels disent que vous êtes un saint. La Reine des Preuves vient d’être décapitée.

L’architecte fixa ses mains comme s’il s’agissait d’appendices étrangers.

— C’est impossible. On ne peut pas habiter deux lieux. La structure... la structure ne peut pas tenir.

— La structure a été piratée, Thomas. Réfléchissez. Qui possède le plan de votre code source ? Vous avez fait ce test génétique récréatif chez GenoPath, n’est-ce pas ? Pour soixante-dix-neuf euros, vous avez mis vos plans sur un serveur que n’importe quel orfèvre du code peut piller. Quelqu’un a imprimé votre existence pour saturer les capteurs.

Thorne se leva, le crissement de ses chaussures sur le linoléum sonnait comme une sentence. Il quitta la pièce, laissant Vernier seul avec son double biologique.

Dans le couloir, Thorne sortit son téléphone crypté. Il composa le numéro de Sarah Belkacem. À l’autre bout, le fracas du port de Marseille et le sifflement du mistral s’invitèrent dans la ligne. La voix de Sarah était marquée par une fatigue qui répondait à la sienne.

— Sarah ? C'est Thorne. Le match est confirmé, mais l'alibi biométrique est bétonné. On est en plein brouillard.

— Ici aussi, Elias, répondit-elle. Les données se cannibalisent. C'est comme si la réalité n'était plus qu'une option de stockage.

— On change de paradigme, Sarah. La Reine des Preuves n'est plus qu'une catin de bas étage. On ne cherche plus un homme, on cherche celui qui vend la peau des autres. Prépare-toi, on va devoir croiser les données de GenoPath et du projet Héritage.

Il raccrocha. L'odeur de propre et de désinfectant commençait à muter. Dans ses narines, Thorne ne percevait plus l'ozone des machines, mais l'odeur de la viande. La réalité humaine, sanglante et faillible, reprenait ses droits sur la donnée brute. Il regarda à travers la vitre sans tain. Thomas Vernier se grattait frénétiquement l'avant-bras, cherchant sans doute, sous son épiderme, la trace du programme qui venait de l'effacer.

Chapitre 5

Écho Distant

L'ozone des photocopiers en surchauffe saturait l'air du commissariat central de Lille, une matière invisible qui semblait figer la poussière en suspension. Elias Thorne était immobile devant son terminal, le dos raidi par une arthrose que le crachin du Nord réveillait avec une régularité de métronome. Sur son écran, la page du Fichier National Automatisé des Empreintes Génétiques affichait un résultat qui résonnait dans le silence de son bureau comme une sentence définitive.

MATCH : VERNIER, Thomas. Probabilité de concordance : 99,9999999 %.

Thorne ne bougea pas. Ses yeux, injectés de sang par une veille de trente-six heures, scrutaient les pics du chromatogramme. Les allèles s'alignaient avec une perfection obscène. C'était la Reine des Preuves, le sceau biologique apposé sur le corps supplicié retrouvé dans un entrepôt de Roubaix. Pour Thorne, formé au bitume et à la méfiance, cette symphonie de nucléotides sonnait pourtant faux.

À huit cents kilomètres de là, l'atmosphère de l'Évêché, à Marseille, était tout aussi suffocante. Le Lieutenant Sarah Belkacem luttait contre une climatisation défaillante qui brassait un air poisseux. Devant elle, le système venait de générer un « Flag de Collision ». Deux enquêtes, deux juridictions, un seul profil génétique incriminé dans un intervalle de temps qui défiait les lois de la physique.

Le téléphone de Thorne vibra. Il décrocha.

— Thorne.

— Capitaine, ici le Lieutenant Belkacem, PJ Marseille. On a un bug dans la réalité. Votre suspect, Thomas Vernier, était au Prado à 22h45, jeudi soir. J'ai ses relevés bancaires, les caméras de la Corniche et un signal GSM qui rebondit sur l'antenne de Cassis.

Thorne fixa le rapport d'autopsie étalé sous son coude.

— Ma victime est morte à Roubaix entre 22h30 et 23h15, le même soir, répondit-il d'une voix minérale.

— C'est une bilocation impossible, Thorne. À moins qu'il n'ait hacké la physique, on a un problème. J'ai lancé une analyse comparative. Ce n'est pas un frère jumeau. C'est lui. Et ce n'est pas lui.

Thorne ne répondit rien. Son silence était plus lourd que ses grognements habituels. Il sentait la nausée familière du monde moderne.

— On se retrouve à Paris, trancha-t-il. Gare de Lyon. On passe cette affaire à la centrifugeuse.

Thorne prit la route, sa Peugeot 5008 fendant la brume vers le sud. De son côté, Belkacem monta dans le premier TGV, fuyant la chaleur marseillaise pour l'incertitude des chiffres.

Ils se rejoignirent dans une brasserie anonyme face aux quais de la Gare de Lyon. Thorne était massif, imprégné d'une odeur de tabac froid ; Belkacem était électrique, son visage reflétant la lueur bleutée de sa tablette. Entre eux, le dossier Vernier reposait comme une bombe à retardement.

— Regardez l'intégrité de la source, murmura Sarah en faisant glisser des graphiques complexes. On a trouvé des traces de polymérase synthétique. Ce n'est pas une simple

correspondance, Thorne. L'ADN n'a pas été laissé par un homme. Il a été imprimé sur vos scènes de crime.

— Imprimé ? Thorne fronça les sourcils, ses doigts figés sur son verre.

— On a manipulé la méthylation et les télomères pour que le code paraisse avoir l'âge de Vernier. C'est l'architecture du vivant utilisée comme une arme de dissimulation. Thomas Vernier n'est pas un tueur, c'est un fichier qu'on a copié-collé dans le monde physique pour saturer le système.

Le suspect fut transféré deux heures plus tard dans une cellule de haute sécurité en sous-sol. Thorne et Belkacem descendirent les marches de béton brut, là où l'air était plus froid, plus neutre.

Thomas Vernier était assis sur son banc de pierre. Il ne ressemblait à rien. Un architecte aux traits ordinaires, le visage pâle sous les néons. En le voyant, Thorne comprit la justesse du terme de Belkacem. Vernier n'était pas un homme, il était une erreur de syntaxe dans un programme qui ne tolérait pas les doublons.

— Je n'ai jamais mis les pieds à Marseille, balbutia Vernier. Je ne comprends pas pourquoi mon sang est partout.

Thorne s'approcha des barreaux. Il resta silencieux, observant l'homme avec une intensité chirurgicale. Il ne cherchait pas une confession, mais une faille dans la trame de la réalité.

— Vous ne comprenez pas, Thomas, dit Belkacem d'une voix dont la logique venait de se briser. Vous êtes partout à la fois. Votre identité a été hackée. Vous êtes devenu une donnée que le système ne sait plus traiter.

Thorne se détourna, son regard se perdant dans le Noir Chirurgical du couloir. Le

monde de la preuve était mort. La vérité n'était plus qu'une question de code, et Thomas Vernier était le premier cadavre de cette nouvelle ère où la biologie n'était plus qu'un mensonge en haute définition.

Chapitre 6

Paranoïa Organique

Le tube fluorescent du plafonnier grésillait selon une fréquence qui s'insinuait jusque dans ses vertèbres, baignant la cuisine d'une teinte de morgue. Dans cette pièce aux angles trop droits, Thomas Vernier ne reconnaissait plus rien. Il n'était plus qu'une culture sur lamelle de verre, un spécimen attendant le passage du scalpel.

Il posa ses mains à plat sur le plan de travail en quartz gris. Ces mains, autrefois dévouées au balsa et au calque, n'étaient plus que des étrangères, des suspectes. Selon le rapport de police dont les termes techniques lui lacéraient l'esprit, elles avaient étranglé, frappé, violé. Elles avaient laissé derrière elles une signature indélébile : des fragments d'épithélium, un code-barres moléculaire qui ne souffrait aucune contestation.

Thomas fixa ses ongles, cherchant une souillure, un stigmate du monstre. Rien. La peau était propre, d'une neutralité insultante. Il s'empara d'une brosse à poils durs et commença à frotter ses phalanges avec une fureur méthodique. L'eau froide fracassait l'évier en inox. Il frotta jusqu'à ce que le derme devienne écarlate, jusqu'à ce que les capillaires éclatent en une constellation de points de sang sous-cutanés. Était-il possible de s'arracher sa propre identité ?

Il s'arrêta, haletant, les mains tremblantes. Le silence revint, chargé de l'odeur de l'eau de Javel qu'il avait versée sur chaque surface. Chaque pore de sa peau lui semblait désormais être une faille de sécurité. Il sentait son propre corps l'espionner, produire à son insu les preuves de sa chute.

Il se détourna de l'évier pour rejoindre son ordinateur. L'écran affichait son dossier

médical en cascade. Des années de bilans, de chiffres, de constantes. Ses yeux, brûlés par la lumière bleue, balayèrent les colonnes : hématocrites, créatinine, glycémie. Tout était d'une banalité terrifiante. Puis, son regard s'arrêta sur une analyse de sang effectuée trois ans plus tôt pour son assurance.

Le typage HLA présentait une note manuscrite en bas de page, rédigée dans un jargon cryptique : *« Présence d'un polymorphisme atypique sur le locus DRB1. Possible interférence technique. Recommandation : second prélèvement pour confirmation. »*

Thomas se souvint de ce laboratoire, une usine de verre et de chrome dans la banlieue lilloise. L'infirmière avait eu du mal à trouver sa veine. Il n'avait jamais reçu de demande pour un second prélèvement. Pourquoi ?

Ses doigts volèrent sur le clavier, produisant un cliquetis sec, chirurgical. *« Microchimérisme »* , *« chimères tétra-gamétiques »* , *« transfert cellulaire »* . Les mots apparaissaient à l'écran comme des diagnostics de condamnés. L'idée était aussi fascinante qu'horrificque : un individu pouvait abriter en lui les cellules d'un autre. Un jumeau disparu in utero, une mère, ou pire : une manipulation.

Il se leva brusquement, poussant sa chaise qui racla le carrelage avec un cri de métal torturé. Dans la salle de bain, il s'approcha de la glace. Son visage n'était plus qu'une série de plans anguleux et d'ombres profondes. Il se saisit d'une pince à épiler et, avec une précision de prothésiste, arracha un cheveu à la racine. Puis un autre, provenant d'une zone différente. Il les observa comme si ces filaments de kératine pouvaient enfin lui dire qui il était.

Sa mémoire, qu'il pensait infailible, commençait à se fragmenter. La police affirmait qu'il était à Marseille le 14 novembre. Il se souvenait, lui, de l'odeur du café froid dans son bureau de Lille, du bruit de la pluie contre la vitre, de la sensation de la souris sous sa paume. Mais était-ce un vrai souvenir ? Ou une sécrétion de son cerveau pour le protéger d'une vérité insoutenable ?

Il retira sa chemise. Son torse était pâle, traversé par le réseau bleuâtre de ses veines. Il chercha une cicatrice, un signe d'intrusion. Cette tache de rousseur sur son épaule avait-elle toujours été là ? Son propre corps devenait une scène de crime. Sous sa peau, quelque chose d'autre rampait, un passager clandestin moléculaire prenant les commandes une fois la nuit tombée.

Il retourna vers l'ordinateur et chercha le signataire du rapport d'analyse : *Dr Aris Thorne*. Le nom était absent des registres publics depuis dix-huit mois. Pas de cabinet, juste des publications sur la « plasticité du génome humain en milieu contrôlé ».

Le terme fit l'effet d'une décharge. Thomas se rappela un détail : une étude clinique rémunérée, trois ans plus tôt. Une injection, une semaine de suivi. Il fouilla ses relevés bancaires. Octobre, novembre... Il trouva enfin un virement de 3 000 euros provenant d'une société nommée *Helix-Care Solutions*.

Une boule de glace se forma dans son estomac. Si son sang le condamnait, alors l'ADN était l'arme. Et si l'arme avait été forgée à son insu ?

« Et si la balance était faussée ? » pensa-t-il.

Il s'assit par terre, le dos contre le carrelage froid. Il regarda ses mains. Elles ne tremblaient plus. Elles étaient d'une immobilité de pierre. La bataille ne se jouerait pas dans un tribunal, mais à l'intérieur de ses propres cellules. Il se souvint d'une discussion avec un collègue : *« Si tu veux détruire un bâtiment sans dynamite, modifie le dosage du béton à la base. Personne ne verra rien, mais la structure s'effondrera sous son propre poids. »* On avait modifié son béton.

Il se releva, une résolution froide remplaçant la panique. Il saisit un scalpel de modélisme. La lame brillait sous le néon. Un geste sec, précis. Une incision d'un

centimètre sur l'index. Le sang perla, d'un rouge sombre. C'était sa preuve. Mais à qui la donner sans qu'elle ne soit aspirée par le fichier national ?

Thomas nettoya la plaie, l'enveloppa dans un pansement stérile. L'appartement lui parut soudain comme une cellule de luxe. Il devait partir. Il rangea son ordinateur, ses documents, et laissa son téléphone sur la table. Trop bavard.

Dehors, la brume lilloise l'attendait, épaisse et protectrice. Il marcha dans la rue, évitant les cônes de lumière des lampadaires. Chaque caméra de surveillance lui semblait être un œil capable de scanner son génome à distance.

Il s'engouffra dans les escaliers mécaniques du métro, le vent froid s'engouffrant dans son cou. Sous ses pieds, les rails vibraient d'un grondement sourd. Le wagon de la ligne 1 s'ébranla dans un sifflement pneumatique. Thomas se tenait debout, les doigts crispés sur la barre en inox. Le métal était d'une froideur de morgue, mais sous sa paume, il sentait une moiteur étrangère. Il retira sa main, la glissant dans la poche de son imperméable.

Les néons du wagon projetaient une lumière stroboscopique sur les passagers. Pour Thomas, ils n'étaient plus des humains, mais des réservoirs de séquences. Il observait la femme en face de lui, détaillant l'entrelacs des veines bleutées sous sa peau diaphane. Quel était son code ? À ses côtés, un homme baignait dans la lueur bleutée de son smartphone, une clarté de séquenceur déchiffrant des mystères binaires.

Il descendit à la station Gares, s'engouffrant dans le labyrinthe des couloirs saturés d'une odeur de poussière ionisée. Il finit par s'installer dans un recoin sombre d'un café anonyme. Il étala ses rapports sur la table en Formica tacheté. Ses doigts parcouraient les colonnes : VGM, TCMH, Hématocrite.

Il s'arrêta sur une vieille sérologie. En bas de la page, une note manuscrite : *« Profil allélique atypique sur le locus D8S1179. Présence de signaux mineurs. »* Dans le

bruit de fond de son propre sang, une autre voix avait tenté de se faire entendre.

Il connecta son ordinateur via un VPN. Les résultats de sa recherche défilèrent : « chimérisme iatrogène », « vectorisation virale ». Un article de Lyon expliquait comment des virus modifiés pouvaient insérer de nouvelles séquences d'ADN dans un hôte. On pouvait « uploader » un profil génétique étranger.

Thomas sentit une sueur froide perler sur son front. Il repensa à son vaccin contre la grippe, deux mois avant le premier meurtre. Il se rappela l'aiguille, le froid du liquide. Avait-on injecté le code d'un monstre ?

Il quitta le café pour les toilettes de la gare. Là, dans l'intimité sordide du box, il releva sa manche. Il chercha la trace de la piqûre, mais la peau était lisse. Il s'approcha du miroir. La lumière crue accentuait chaque pore. Il ne se regardait plus, il s'analysait. La sensation du sang battant dans ses tempes était devenue un martèlement insupportable, le tambour d'une armée ennemie campant dans ses artères.

Il sortit de sa poche un kit de prélèvement acheté sous alias. Avec des gestes saccadés, il frotta l'écouvillon contre l'intérieur de sa joue, puis préleva une goutte de sang sur son bras. Il regarda les tubes sur le rebord du lavabo. Il possédait deux fragments de sa propre existence, mais sans séquenceur, il restait dans l'obscurité.

Soudain, la porte s'ouvrit. Un agent d'entretien entra, poussant un chariot chargé de chlore. Thomas rangea ses tubes avec une hâte coupable. Pour cet homme, il n'était qu'un usager. Pour le système, il était une suite de nucléotides à corriger.

Il regagna le hall, l'architecture de fer et de verre de Lille-Flandres pesant sur ses épaules. Il s'arrêta devant le panneau des départs. Marseille. Le nom résonna comme un écho. C'était là-bas qu'on l'accusait d'avoir tué. S'il voulait comprendre, il devait confronter l'autre réalité. Mais comment être un fantôme dans un monde de

reconnaissance biométrique ?

Il quitta la gare et s'enfonça dans une ruelle sombre. Il alluma son téléphone une dernière fois pour envoyer un message crypté à un ancien contact de fac, un généticien banni : *« L'édifice s'effondre. J'ai besoin d'une analyse de structure. Urgence absolue. »* Il jeta l'appareil dans une bouche d'égout.

Il reprit sa marche, silhouette fragile dans la métropole froide. Thomas Vernier ne craignait plus la police. Il craignait le moment où, en se regardant, il verrait le reflet de l'homme dont on lui avait volé le sang. Le chapitre de sa vie d'homme libre s'achevait ici. Celui de sa survie s'ouvrait sur une page qu'il allait devoir écrire avec son propre fluide, qu'il soit sien ou non.

Dans le train pour le Sud, alors que le convoi s'ébranlait, il ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il ne vit pas de rêves, mais des séquences de nucléotides défilant à une vitesse vertigineuse. Il commença à les réorganiser mentalement. Le voyage serait long. Huit cents kilomètres pour finir de se décomposer et renaître sous une forme que personne ne pourrait plus séquencer. Thomas Vernier s'apprêtait à redessiner les plans de la réalité. Dans le code falsifié de son existence, il allait insérer un virus : la vérité. Une vérité si toxique qu'elle consumerait tout le système qui avait tenté de l'effacer.

Chapitre 7

Autopsie du Réseau

L'obscurité dans le bureau de Sarah Belkacem n'était jamais totale. Elle était saturée par le bourdonnement des serveurs et la luminescence bleue de ses moniteurs, qui projetaient sur son visage une lividité de morgue. À l'Évêché, l'air charriait d'ordinaire le sel et le goudron, mais derrière les portes pressurisées de la cyber-criminalité, ne subsistait que l'ozone et le plastique chauffé. Sarah ne clignait plus des yeux. Ses pupilles balayaient les lignes de commande. Elle ne traquait plus Thomas Vernier, l'architecte de Lille, mais Thomas Vernier, le spectre numérique.

Dans le système judiciaire, l'ADN était devenu le totem sacré. Mais pour Sarah, il n'était qu'un fichier texte complexe que l'on pouvait éditer. Ses doigts dansaient sur le clavier avec une précision de neurochirurgien, s'enfonçant dans les couches du Laboratoire National de Biologie. Elle n'utilisait pas la porte principale, trop surveillée. Elle progressait par capillarité dans les veines du réseau, contournant les pare-feux comme des mines sous-marines.

L'écran central vira au noir, puis une arborescence se ramifia. Elle était entrée.

Le répertoire de Thomas Vernier apparut. Sarah désactiva les filtres automatiques pour laisser défiler les nucléotides en un déluge brut. Elle traquait la « fatigue du copiste » : ces régularités mathématiques qu'aucune biologie humaine, aussi chaotique soit-elle, ne pourrait engendrer. Le code ne mutait pas, il récitait une leçon. Quelqu'un avait réécrit le génome de Vernier, y injectant des séquences synthétiques comme on glisse un palimpseste sous un parchemin médiéval.

Elle consulta le journal des accès. Le froid s'installa dans la pièce. Le profil avait été

modifié quatorze fois au cours des derniers mois par une entité dont l'acronyme fit tressaillir Sarah : la DSIB. La Direction de la Sécurité de l'Identité Biologique. Une officine fantôme, opérant dans les zones grises de la sécurité d'État.

Soudain, une alerte rouge clignota.

DETECTION : INTRUSION ANALYTIQUE. PROTOCOLE DE
CONTRE-MESURE ACTIVÉ.

— Merde.

Le curseur se figea. Une barre de progression dévora ses fichiers. Le système s'auto-nettoyait par effacement thermique. Sarah arracha les câbles réseau dans un fracas de plastique. Elle attrapa son blouson et son arme, quittant le bureau au pas de course. Les couloirs de l'Évêché semblaient soudain hostiles, chaque caméra devenant l'œil de la DSIB.

Elle s'engouffra dans sa voiture, démarrant en trombe vers le secteur de la Joliette. Dans le rétroviseur, une berline noire aux vitres opaques s'extirpa de l'ombre des réverbères. Sarah prit un virage à la corde, les pneus hurlant sur le bitume dégradé. Elle devait joindre Thorne.

Elle composa le numéro de l'inspecteur sur son téléphone personnel.

— Thorne, décroche...

— Sarah ? répondit une voix rauque. Il est deux heures du matin.

— Elias, n'approche plus Vernier. On a reçu des faux. Ce n'est pas son ADN sur la victime, c'est l'ADN qu'on a décidé d'y mettre. Ils ont une technologie de synthèse. Ils ont transformé cet homme en preuve vivante.

— Sarah, calme-toi, dit Thorne, sa voix devenant trop prudente. Où es-tu ?

— Ils écoutent, Elias. Ils sont déjà là.

Elle jeta le téléphone par la fenêtre. L'appareil fut broyé par les roues de la berline qui

la collait. Sarah plongea dans l'entrée d'un parking souterrain, un labyrinthe de béton où l'odeur de l'hydrocarbure écrasait celle de l'ozone. Elle coupa ses phares et laissa glisser sa Peugeot contre un pilier de soutènement.

Le silence qui suivit fut saturé par le cliquetis du moteur chaud. Elle sortit son ordinateur durci, ses doigts survolant le clavier pour une ultime extraction avant que le signal ne soit totalement coupé. Elle vit alors son propre matricule s'afficher à l'écran. *Belkacem, Sarah. Statut : Profil à Risque.* En temps réel, une ligne de code s'ajouta à son dossier médical : une prédisposition à l'instabilité psychotique. Ils démolissaient sa vie avant même de l'atteindre.

Le grincement lourd de la rampe d'accès résonna. Des pas tactiques, coordonnés, se déployèrent en éventail. Pas de gyrophares. Les hommes de la DSIB ne portaient aucun insigne, leurs visages masqués par des polymères sombres. Ils balayaient l'espace avec des scanners thermiques. Pour eux, Sarah n'était plus une policière, mais une anomalie biologique à éliminer.

Elle glissa hors du véhicule, longeant les tendons de cuivre des gaines techniques qui couraient au plafond. Elle repéra une trappe de maintenance, un carré d'acier niché dans un angle mort. Elle s'y glissa, le dos râpé par le béton, et referma la plaque juste avant qu'un faisceau bleu ne balaye sa position.

Accroupie dans l'humidité fétide du tunnel, Sarah pressa son ordinateur contre son flanc. Elle possédait désormais la preuve que la Reine des Preuves était morte, assassinée par une administration sans visage. L'innocence n'était plus un état de fait, mais une option logicielle révocable. Elle s'enfonça dans les veines de la ville, là où les algorithmes ne circulaient plus, portée par la seule certitude qui lui restait : dans ce monde de code, le seul acte de résistance était de rester organique. La traque moléculaire venait de commencer.

Chapitre 8

La Fuite Stérile

L'air manquait à Thomas Vernier. Non par hypoxie, mais par excès de conscience. Chaque molécule d'azote qu'il inhalait dans l'atrium d'Euralille semblait chargée d'une électricité statique. Immobile, adossé à un monolithe brut de décoffrage, il sentait la rugosité froide du granulat transpercer la laine de son manteau.

Ils étaient trois.

Thomas ne les vit pas en civil, mais en architecte. Il décelait d'instinct l'anomalie dans le flux, la rupture de symétrie dans l'ordre spatial. Le premier, près des bornes de validation, était une silhouette neutre dans une parka technique. Il ne consultait aucun horaire. Son balayage était pendulaire, systématique. Un métronome réglé sur une fréquence d'État. Les deux autres formaient un angle obtus près d'une enseigne de café. L'odeur de torréfaction brûlée se mêlait à celle de l'ozone dégagé par les rails.

Une goutte de sueur perla à la lisière de son cuir chevelu. Elle descendit le long de sa tempe, une traînée saline qu'il n'osa pas essuyer. Chaque geste était une signature. Chaque cellule épithéliale abandonnée au sol était un aveu que le système allait séquencer.

Le premier homme fit un pas. Thomas n'attendit plus. L'adrénaline inonda ses vaisseaux, aiguissant sa perception. Le bourdonnement des transformateurs devint un cri. Il ne courut pas. Courir, c'était se désigner. Il entama une déambulation calculée, utilisant les corps des cadres pressés comme un bouclier cinétique. Ses semelles en gomme ne produisaient aucun claquement dans cette cathédrale de résonance.

Il gagna le niveau -1. La géométrie y devenait brutale. Le matériau était nu, marqué par les coffrages, taché d'hydrocarbures. L'odeur de pneu froid remplaça les parfums synthétiques de la galerie. Thomas se glissa derrière une gaine technique en tôle galvanisée. Son cœur frappait ses côtes comme un piston déréglé. Dans le reflet d'une plaque en aluminium brossé, il vit l'homme à la parka franchir les portes automatiques. Le chasseur était méthodique.

Il atteignit une porte de service. Le cylindre de sécurité était standard. Thomas sortit un outil en acier trempé. Le clic fut sec, chirurgical. Il se glissa à l'intérieur au moment où le faisceau d'une lampe balayait la paroi banchée derrière lui.

L'obscurité était saturée par le vrombissement des extracteurs. L'air, chargé d'une humidité calcaire, collait aux vêtements. Thomas longea les murs poisseux, se fiant à sa mémoire haptique. Il était dans les intestins du monstre. Les tuyaux de PVC transportaient les déchets de la ville comme des artères. Il sentit la vibration d'un train, une onde de choc faisant trembler la structure.

Il s'accroupit contre un pilier de soutènement. La terreur était froide, analytique. Le microchimérisme. Le terme résonnait comme une sentence. Cette possibilité que des cellules étrangères colonisent son corps, s'y logent en parasites, jusqu'à ce qu'un test ne les débusque pour le désigner coupable. Était-il un puzzle biologique assemblé à son insu ?

Un frottement de semelle retentit sur le gravier, de l'autre côté de la cloison. Thomas devint une extension du monolithe gris.

« On a une trace, » murmura une voix sans timbre. « Le capteur thermique indique une source de chaleur en zone 4-B. »

Thomas ferma les yeux. Sa propre chaleur, ces trente-sept degrés Celsius, devenait sa

condamnation. La vie était une fuite de données. Il tâtonna le sol, saisit une plaque de visite en fonte et la souleva dans un effort qui fit saillir les tendons de son cou.

L'ouverture plongeait vers les fondations, là où la structure s'enfonçait dans la nappe phréatique.

Il se laissa glisser. La descente fut une éraflure prolongée entre deux parois lisses. Il tomba de deux mètres et atterrit dans une eau saumâtre, froide comme un scalpel. L'impact fut sourd, étouffé par la vase. Dans ce tunnel, l'obscurité était viscérale. L'odeur de soufre et de fer oxydé l'enveloppa. Il avança, l'eau aux genoux, les mains en avant.

Il émergea par une grille d'aération dans une ruelle étroite. La pluie lavait le goudron. Il se tint debout, trempé, respirant un air chargé de paranoïa. Il n'était plus un fugitif dans l'espace, il était un fugitif dans le code.

Ses épaules voûtées se fondirent dans l'ombre portée des bâtiments. Lille s'étendait devant lui, une grille immense, un algorithme dont il devait trouver la faille. Il atteignit les zones de triage ferroviaire, là où le luxe stérile cédait la place à la logistique pure.

Sous un portique de signalisation, il observa un convoi de wagons-trémies. L'air saturé de créosote lui rappelait l'odeur des salles d'autopsie. Il repéra une série de wagons couverts. Sur l'un d'eux, une mention à la craie : *MARSEILLE - CANET*.

Il s'approcha. La porte était verrouillée par un câble d'acier. Thomas ramassa une barre de fer. Il pesa de tout son poids, appliquant les lois physiques que le mensonge génétique ne pouvait altérer. Le câble céda. Il se hissa à l'intérieur, dans un gouffre exhalant la poussière électronique. Le wagon contenait des serveurs informatiques.

Le convoi s'ébranla. Le rythme des rails devint le nouveau battement de son cœur. Dans le noir, Thomas regarda sa main. Une cicatrice sur le pouce, archive physique

d'un accident de cutter. Mais si son ADN disait le contraire ? Si les cellules qui avaient refermé cette plaie appartenaient à un autre ?

Le voyage dura des heures, entrecoupé de secousses violentes. Lorsqu'il se réveilla, la lumière qui filtrait était plus jaune, plus violente. L'air était chaud. Marseille approchait. La cité phocéenne, son chaos et ses zones de non-droit numériques. Thomas savait qu'il entrait dans la gueule du loup, là où Belkacem opérait.

Le train ralentit sur un viaduc surplombant les quartiers nord. Thomas fit glisser la porte. L'air salin le gifla. En dessous, le béton s'étalait sous un soleil écrasant.

Il sauta.

La chute fut brutale. Thomas n'avait rien d'un agent spécial. Il heurta le ballast avec une maladresse de civil, roulant sur les pierres tranchantes qui lacérèrent ses mains. La douleur à l'épaule fut immédiate, une déchirure fulgurante qui lui coupa le souffle. Il resta immobile, le visage contre la poussière minérale, écoutant le train s'éloigner dans un grondement de tonnerre.

Il se releva péniblement, les genoux tremblants, les paumes en sang. Il était debout sur un talus, surplombant une ville qui possédait déjà sa signature biologique dans ses fichiers criminels. Thomas Vernier regarda l'horizon où la mer scintillait comme une lame de scalpel. La traque entrait dans sa phase chirurgicale. L'autopsie de sa vie allait pouvoir commencer.

Chapitre 9

Microchimérisme

La pluie lilloise n'était pas une averse, mais une érosion. Elle s'abattait sur les briques de Fives avec une régularité de métronome. Le capitaine Elias Thorne coupa le contact. Le moteur expira un dernier cliquetis. Dans l'habitacle, l'odeur du tabac froid et du cuir usé devint soudain plus lourde. Thorne ne bougeait plus. Ses mains blanchissaient sur le volant. Derrière le pare-brise embué, l'entrepôt n'était qu'une carcasse noire sous la pluie. C'était là, entre les cuves de teinture rouillées, que se terrait ce que la science préférait ignorer.

Il descendit. Le froid lui mordit le cou. Une lame de rasoir. Il utilisa le code transmis par son informateur. Le mécanisme grinça, une plainte de métal, avant de libérer l'accès à un sas étroit.

L'atmosphère changea. À l'humidité poisseuse succéda une sécheresse artificielle. L'air était chargé d'ozone et d'un effluve entêtant de désinfectant. Thorne avança sous des tubes fluorescents dont le bourdonnement scandait le silence. Au bout du couloir, une porte vitrée glissa.

Il entra dans le sanctuaire.

L'espace était structuré par des cloisons de plexiglas et des paillasses en inox. Au centre, un homme tournait le dos, penché sur un microscope binoculaire. Sa blouse, d'une blancheur d'autopsie, contrastait avec le chaos des câbles. L'odeur du caoutchouc stérile était ici souveraine, étouffante.

— Capitaine Thorne, dit l'homme sans lever les yeux. Vous avez trois minutes de

retard.

Le docteur Aris Vaneck se redressa. Un homme sec. Un visage sculpté dans une pierre grise. Ses yeux possédaient l'éclat froid des scalpels. Il retira ses gants de nitrile dans un claquement sec, un bruit de peau arrachée.

— Docteur Vaneck. On m'a dit que vous lisiez entre les séquences.

Vaneck esquissa un sourire sans chaleur. Il désigna un écran où défilaient des successions de nucléotides. Une cascade numérique vertigineuse.

— Le code génétique n'est pas sacré, Capitaine. C'est un programme biologique. Et il comporte des failles. Des portes dérobées. La justice s'est agenouillée devant l'ADN. Mais la réalité est biochimique.

Vaneck fit un geste vers une chaise en métal. Thorne resta debout, ancré dans le sol comme un pilier.

— Thomas Vernier, dit Thorne. Son profil a été retrouvé sur trois scènes de crime. Pourtant, il était ailleurs. À mille kilomètres. Témoins, alibis, relevés... tout concorde. Sauf son sang. Sa peau. Sa salive.

Vaneck hocha la tête. Il fit tournoyer une fiole entre ses doigts longs.

— Vous croyez encore à l'unicité du corps humain. C'est votre erreur. Nous vivons l'ère de la fragmentation. Connaissez-vous le microchimérisme ?

Thorne fronça les sourcils. Un diagnostic funeste.

— Des traces de cellules fœtales, non ?

— C’est l’explication pour magazines de santé, trancha Vaneck. Dans son essence chirurgicale, c’est la présence de populations cellulaires génétiquement distinctes au sein d’un hôte. Artificiellement, c’est l’arme de dissimulation parfaite.

Il pianota sur son clavier. Une microphotographie électronique apparut.

— Regardez ce lymphocyte. En apparence, il appartient à l’individu A. Mais si vous manipulez la moelle osseuse, si vous introduisez des populations traitées pour échapper au complexe d'histocompatibilité, vous transformez un homme en chimère. Un cheval de Troie moléculaire.

Vaneck se rapprocha. L’odeur de sa blouse devint agressive.

— Si je prélève vos cellules souches, que je les modifie pour qu'elles produisent l'ADN de Vernier et que je vous les injecte... vos propres tissus vont rejeter des débris qui ne sont pas les vôtres. Votre sueur, vos squames, vos fractions sanguines porteront sa signature.

Thorne sentit un froid plus vif que la pluie se propager dans ses veines.

— Une infiltration au niveau moléculaire ?

— Précisément. On a fait de lui un fantôme. Celui qui a tué n'est pas Vernier, mais il porte en lui les usines biologiques qui fabriquent sa preuve. Chaque pore de sa peau est une imprimante qui diffuse son script.

Thorne se détourna. Les centrifugeuses ronronnaient, séparant le vrai du faux. Ses certitudes s'effondraient.

— Pourquoi ?

Vaneck posa la fiole. Son visage s'éclaira d'une lueur prophétique.

— Pour tuer la Reine des Preuves. Pour instaurer le chaos judiciaire. Si l'ADN ne prouve plus rien, la vérité devient une marchandise. C'est le stade ultime : la guerre du génome. On ne pirate plus des ordinateurs, on pirate l'essence de l'espèce.

— Comment le détecter ?

Vaneck soupira. Un froissement de papier.

— C'est là que le bât blesse. Les protocoles de la police cherchent une correspondance, pas une hétérogénéité. Pour démasquer cette nécrose de la vérité, il faudrait un séquençage cellule par cellule. Repérer les traces de manipulation CRISPR. Votre hiérarchie refusera. Ils préfèrent un coupable pratique à une vérité impossible.

Vaneck saisit une pipette, déposa une micro-goutte sur une lame de verre. Il connecta l'appareil à l'écran.

— Échantillon de la deuxième scène de crime. Profil Vernier.

Il tourna une molette. L'image révéla un paysage de globules et de leucocytes. Il pressa une touche. Certaines zones s'illuminèrent d'un vert électrique, radioactif. Des points lumineux parsemaient le noyau.

— Ces points verts, Thorne... c'est la signature d'un montage. Une contrefaçon parfaite qui respire et qui saigne.

Thorne sentit un vertige. L'identité n'était plus qu'un terrain de jeu pour ingénieurs de l'ombre.

— Qui en est capable ?

— Des gens pour qui l'éthique est un frein à l'évolution. Des gens qui travaillent peut-être pour ceux qui vous paient, Capitaine.

Un silence de plomb retomba. Thorne fixa ses mains. Une démangeaison sous le derme.

— Si vous sortez avec ça, vous serez un virus dans le système. La justice a besoin de certitudes, pas de chimères.

Thorne se dirigea vers la sortie. Ses pas résonnaient sur la résine époxy. Avant le sas, il se retourna.

— Reste-t-il quelque chose d'authentique en nous ?

Vaneck remit ses gants. Le claquement du plastique fut la seule réponse.

— À la fin, Thorne, il ne reste que le carbone.

Thorne franchit la porte. Dehors, la pluie continuait de laver les preuves. Il monta dans sa Peugeot, resta immobile. Ses mains lui semblaient étrangères. Il démarra, le regard brouillé par les points verts gravés sur sa rétine.

Vingt minutes plus tard, il arrivait devant l'immeuble de Vernier. Verre et acier. Transparent, mais opaque sous l'orage. Il utilisa son badge de police. Au sixième étage, les scellés étaient intacts. Il déchira le ruban.

L'air était rassis. Thorne enfila des gants de nitrile. Il se dirigea vers la salle de bain. Carrelage blanc, aveuglant. Un bloc opératoire. Il s'agenouilla, démontra la trappe sous le lavabo. Instinct de vieux flic.

Derrière le PVC, un sac isotherme. Son cœur accéléra. Trois fioles sans étiquette. Un liquide bleu cobalt, visqueux. À côté, des seringues scellées. Ce n'était pas un médicament. C'était la matrice chimique.

Un frottement. Thorne se figea. Un son furtif dans l'entrée. Tissu contre cloison.

Il éteignit la lumière, dégaina son Sig Sauer. Une ombre se découpa contre la baie vitrée. Silhouette svelte, mouvements économes. Un technicien du nettoyage. Ou un exécuteur.

— Ne bougez plus ! Police !

L'intrus ne sursauta pas. Dans un réflexe fluide, il projeta un objet vers Thorne. Le policier esquiva, le projectile s'écrasa contre le miroir. L'homme se jeta sur lui.

Le choc fut brutal. Thorne sentit ses tissus se déchirer sous l'impact. Son adrénaline n'était plus un moteur, mais un poison acide irriguant ses artères. L'assaillant visait les points vitaux avec une précision enzymatique. Thorne parvint à le plaquer contre le mur.

Le masque de l'intrus fut arraché. Un visage d'une neutralité effrayante. Des pupilles dilatées, une lueur bleutée émanant de l'iris. Identique au liquide des fioles.

Un coup de genou puissant dans l'abdomen coupa le souffle de Thorne. Il s'effondra. L'inconnu ne l'acheva pas. Il saisit le sac isotherme et se dirigea vers la fenêtre.

— Arrêtez...

L'individu s'immobilisa sur le rebord du balcon. Six étages de vide.

— Vous ne pouvez pas arrêter la biologie, Capitaine. C'est le seul système qui ne connaît pas la corruption.

Il bascula.

Thorne se précipita. Rien sur le bitume. L'individu s'était évaporé dans la brume industrielle, comme une cellule morte rincée par le sérum de la pluie.

Le capitaine resta haletant, le goût du sang dans la bouche. Il regarda ses mains. Elles tremblaient. Vernier n'était pas un suspect. C'était un prototype.

Il ramassa son arme. Il devait appeler Sarah Belkacem à Marseille. Mais avant, il fixa son reflet dans le miroir brisé. Une mosaïque de fragments. Le microchimérisme n'était plus une théorie. C'était l'effondrement. L'identité n'était qu'une construction chimique, et il craignait de gratter un peu trop fort la surface de sa propre peau.

Il sortit, laissant la porte ouverte sur le vide. Dans l'ascenseur, la démangeaison sous son derme s'intensifia. Une colonisation silencieuse. Dehors, Lille n'était plus une ville, mais un immense bouillon de culture. Thorne monta dans sa voiture, mais ne regarda pas ses mains. Il fixa l'obscurité, cherchant le prochain maillon d'une chaîne qui ne menait qu'à l'extinction du vrai.

Chapitre 10

Point de Convergence

Le ciel de Lyon arborait la teinte de l'acier brossé, une surface conductrice d'une mélancolie électrique. À la Part-Dieu, la tour Incity pointait vers le néant comme une aiguille prête à piquer la masse des nuages. C'était dans ce nœud ferroviaire, cette synapse géante entre le Nord industriel et le Sud saturé, qu'Elias Thorne avait donné rendez-vous à la lieutenant Belkacem.

Thorne descendit du train avec une raideur qui n'était plus seulement celle de l'âge, mais celle d'un homme obsédé par la géométrie. Tandis qu'il marchait sur le quai, ses yeux balayaient l'alignement des dalles de béton, cherchant une faille dans la perspective. L'air de la gare était saturé d'ozone et de l'exhalaison fécale des métropoles qui ne dorment jamais. Il ajusta son pardessus qui sentait la pluie du Nord et se dirigea vers une brasserie anonyme, située à l'ombre des blocs de verre de la Cité Judiciaire.

Lorsqu'il entra, le carillon émit un son grêle, aseptique. Sarah Belkacem était déjà là. Devant elle, un ordinateur à la coque magnésium projetait sur son visage des reflets spectraux.

— Capitaine, vous avez trois minutes de retard, dit-elle sans lever les yeux. Un problème de train ou un renoncement biologique ?

Thorne s'assit en face d'elle, replaçant soigneusement le sucrier au centre exact de la table.

— L'entropie, Sarah. Tout finit par ralentir.

Il posa un dossier élimé qui jurait avec la pureté numérique de l'espace. À l'intérieur, des photographies de corps exsangues à Lille, dans des appartements rangés avec une maniaquerie terrifiante. Partout, le code source de Thomas Vernier.

Sarah fit pivoter son écran. Des pics de chromatographie apparurent, des colonnes de nucléotides s'alignant comme des rangées de tombes.

— À Marseille, c'est la même séquence, dit-elle. Vernier était à la Joliette, filmé en train de lire un traité d'architecture, au moment précis où ses fluides biologiques étaient retrouvés dans une villa des Goudes. La science dit qu'il a tué à bout portant. Les caméras disent qu'il n'a pas quitté sa chaise.

Elle tapa une commande. Une structure moléculaire en trois dimensions apparut, tournoyant lentement. Des liaisons chimiques brillaient en rouge, signalant une anomalie synaptique dans le traitement des données.

— Regardez l'horloge moléculaire, Elias. L'ADN prélevé sur les victimes est trop pur. Il n'a pas de marques de stress, pas de groupes méthyles, aucune usure liée à l'âge. C'est du Vernier sorti d'une imprimante, pas d'un corps de trente-huit ans. Quelqu'un "nettoie" les séquençages avant qu'ils ne soient versés au dossier.

Thorne fixa les courbes. Le concept même de preuve était en train de s'effondrer. La Reine des Preuves n'était plus qu'une courtisane falsifiable.

— Thomas Vernier est un architecte, murmura Thorne. Il conçoit des structures. Quelqu'un a décidé d'utiliser son code originel pour en faire un prototype.

— Une arme d'effacement massif, répondit Sarah. Si vous injectez l'ADN d'un innocent irréprochable sur n'importe quelle cible politique, vous tuez deux oiseaux d'un coup : la cible et le système judiciaire qui condamnera l'innocent sur la base

d'une science infaillible.

Elle sortit une fiole de sa poche, un liquide transparent qu'elle fit rouler sur la moleskine.

— C'est un vecteur viral. Un outil de manipulation CRISPR-Cas9 modifié. Si vous injectez ça à quelqu'un, vous réécrivez ses sécrétions biologiques pendant un temps limité. Vernier est devenu une usine à preuves malgré lui.

Sarah ferma son ordinateur d'un coup sec. Le clic résonna comme un coup de feu.

— Il est à Lyon, à l'hôtel de Vénissieux. Il pense venir pour une conférence, mais il vient pour sa maintenance trimestrielle. On va lui montrer ce qu'il y a vraiment dans son sang.

Ils sortirent dans le froid sidéral de la zone industrielle. La ville s'étendait devant eux comme un immense circuit imprimé. Dans le parking souterrain, l'odeur du gasoil régnait en maître. Sarah déverrouilla sa berline noire, une capsule de silence saturée d'ondes électromagnétiques. Ils quittèrent les lieux, s'insérant dans le flux comme une cellule cancéreuse dans un organisme sain.

La pluie commença à tomber, une averse acide qui lavait les trottoirs sans les nettoyer. Lyon devenait une boîte de Petri. Thorne observa son reflet dans le rétroviseur, se demandant si, au fond de ses propres cellules, le sabotage n'avait pas déjà commencé.

— En route, dit-il.

La berline glissa vers Vénissieux, un bloc de béton brut sous une lumière jaunâtre. Sarah gara le véhicule dans une ruelle, neutralisant les caméras via une boucle numérique. Devant eux, l'hôtel "Novotel Business" ressemblait à un aquarium géant.

— Chambre 412, chuchota Sarah. Soyez clinique, Elias. On a besoin de lui fonctionnel.

Le couloir du quatrième étage était plongé dans une pénombre calculée. Sarah apposa un boîtier noir contre la serrure électronique. Un déclic sec. Thorne poussa la porte.

Thomas Vernier était assis à son bureau, éclairé par une seule lampe, penché sur des tablettes graphiques. Il se retourna, le visage creusé par une fatigue que Thorne identifia immédiatement : celle du doute métaphysique.

— Monsieur Vernier, dit Thorne en avançant, ne faites pas de geste brusque.

— Qui êtes-vous ? C'est pour le projet de l'Île de Nantes ?

Thorne étala les clichés des scènes de crime sur les plans d'architecture. Des corps mutilés, des rapports de laboratoire portant le nom de Vernier en lettres capitales.

— Regardez bien votre signature, Thomas. Elle est dans chaque goutte de votre sueur. Quelqu'un a hacké votre existence biologique. À chaque séance de "soins", on recharge vos cellules avec les résidus des meurtres qu'ils veulent vous attribuer.

Vernier se leva, renversant sa chaise. Il se grattait frénétiquement l'avant-bras, là où les veines apparaissaient sous la peau translucide.

— C'est un cauchemar... je ne sens rien de différent !

— C'est là toute l'ironie du Noir Chirurgical, intervint Sarah. La manipulation est si fine qu'elle ne laisse aucune cicatrice. Mais si vous ne venez pas avec nous, ils déclencheront le commutateur. Une lyse cellulaire massive. Ils peuvent vous effacer à distance.

Thorne s'approcha de la fenêtre. En bas, une camionnette blanche venait de se garer. Deux silhouettes en combinaisons sombres sortirent, portant des mallettes métalliques.

— On a de la visite, dit-il en sortant son arme. La maintenance est en avance.

L'alarme incendie se déclencha soudainement, inondant le couloir d'une brume chimique glacée. Dans ce brouillard blanc, Thorne fit feu à deux reprises pour couvrir leur fuite. Ils s'engouffrèrent dans la cage d'escalier, Vernier dérivant entre eux comme un pantin dont les fils venaient d'être coupés.

Ils débouchèrent dans la buanderie du sous-sol, un espace saturé de vapeur et du bruit de tonnerre des machines industrielles. Sarah appliqua un polymère sur les mains de Vernier pour saturer ses empreintes.

— Votre main, Vernier. On pollue leur récolte.

Ils s'élançèrent sur le parking sous une pluie biblique. Les tirs des poursuivants vinrent étoiler le béton à leurs pieds, des impacts secs, sans sommation. Ils plongèrent dans la berline. Sarah écrasa l'accélérateur, les pneus hurlant sur l'asphalte détrempe avant de s'élaner sur l'A7.

À l'intérieur, l'odeur du cuir mouillé et de l'ozone devint insupportable. Thorne rechargeait son arme avec des gestes méthodiques.

— Où allons-nous ? demanda Sarah.

— On sort du réseau, répondit Thorne en dépliant une vieille carte routière. On va là où la technologie perd pied. Dans le Pilat. Morel nous attend.

La voiture s'enfonça dans la nuit, fuyant les regards infrarouges des satellites. Vernier, à l'arrière, regardait ses mains recouvertes de plastique brillant. Il n'était plus un homme, il était une erreur de syntaxe.

Ils atteignirent une ancienne filature de soie au bout d'un chemin de terre. À l'intérieur, Morel, un homme à la peau diaphane, les attendait parmi des serveurs artisanaux et des cuves de culture.

— Bienvenue, dit Morel d'une voix de papier froissé. Le séquençage de Thomas est déjà sur le Darknet.

Il désigna un écran où une spirale d'ADN rouge tourbillonnait.

— Ce n'est plus une injection, Elias. C'est un virus de réécriture. Son corps fabrique désormais les preuves de ses crimes futurs.

Le silence retomba sur la filature, lourd comme un linceul. Sarah comprit enfin l'ampleur du désastre. On ne cherchait plus de coupables. On les cultivait.

— On n'est plus des flics, murmura Thorne en fixant l'obscurité. On est des anomalies.

Dans la profondeur du massif du Pilat, les quatre parias s'apprêtèrent à pirater le code de la création, avec pour seule arme la certitude que, désormais, même le sang pouvait mentir.

Chapitre 11

Le Sanctuaire des Codes

Le centre de stockage de données biologiques Anthropos-Data n'était pas un bâtiment, c'était un manifeste de béton brut et de verre teinté, une excroissance de la modernité nichée dans les replis industriels de la périphérie lilloise. Le ciel avait la couleur d'une lame de scalpel, un gris ferreux pesant sur les épaules de Thomas Vernier. En tant qu'architecte, il déchiffrait la structure : ce complexe n'était pas conçu pour accueillir, mais pour séquestrer. L'inertie thermique des murs de deux mètres trahissait des salles blanches exigeant une stabilité absolue. On n'y gardait pas des hommes, on y gardait ce qui les définissait au niveau le plus élémentaire.

Thomas franchit le premier sas. Le bruit du monde extérieur fut dévoré par une acoustique morte. L'air saturé d'ozone et de plastique ionisé piquait les narines. Le lecteur optique émit un bip chirurgical, une note pure et dénuée d'empathie. Le portillon pivotant en acier brossé s'écarta avec une fluidité hydraulique.

Il progressa dans le couloir principal, un tunnel de polycarbonate blanc où chaque luminaire LED exposait la moindre imperfection cutanée. Dans ses veines, les hépatocytes et les séquences de nucléotides s'entrechoquaient dans un chaos invisible. Il n'était plus le concepteur de structures urbaines ; il était un échantillon en fuite, une erreur dans la base de données universelle.

Il atteignit la zone Delta-4, le Sanctuaire des Codes. C'était ici que reposaient les génomes de l'élite. Thomas s'installa devant un terminal isolé dans une alcôve de verre fumé. Ses doigts survolèrent le clavier haptique. L'interface s'illumina, projetant un reflet bleuté sur ses traits tirés. Il entra ses coordonnées de séquençage, celles extraites lors de sa garde à vue.

L'écran afficha une spirale d'ADN stylisée, un double ruban de Möbius moqueur. Adénine, Cytosine, Guanine, Thymine. Un alphabet cryptique qui constituait son acte de naissance et son arrêt de mort. Il lança une recherche croisée, un algorithme de comparaison heuristique entre son code et les archives confidentielles.

L'attente fut un supplice de micro-secondes. Le ventilateur du terminal produisait un murmure de turbine, un souffle sec desséchant les yeux. Soudain, une restriction d'accès de niveau Primordial apparut. Le système avait trouvé une correspondance.

Son rythme cardiaque s'emballa, telle une machine de battage fissurant ses propres fondations. Il contourna les pare-feux avec une fébrilité méthodique, exploitant les failles logicielles étudiées durant ses nuits d'insomnie. Il s'enfonça dans l'arborescence, là où les noms disparaissaient pour laisser place aux matricules de lignées.

Ce qu'il découvrit figea le sang dans ses artères.

Son génome n'était pas un assemblage aléatoire. Dans son chromosome 17, à l'emplacement précis du locus de la protéine p53, brillait une signature. Une modification subtile, une insertion de nucléotides synthétiques. C'était une marque de propriété, un filigrane biologique. L'algorithme affichait un taux de similitude de 99,99 % avec une lignée identifiée sous le nom de code : Héritiers d'Ambre. Les architectes silencieux du monde contemporain.

Il comprit alors la machination. Il n'était pas un suspect par erreur. Il était un réceptacle. Un hôte. Son corps, sa structure cellulaire, avait été préparé. Le microchimérisme dont il souffrait n'était pas un accident, mais une invasion programmée. Des cellules étrangères, porteuses de ce code d'élite, colonisaient son identité. Lorsqu'un crime était commis, c'était ce code de sang bleu numérique que les enquêteurs retrouvaient. On utilisait son identité civile pour protéger l'identité

biologique des véritables maîtres du jeu. Il était le bouclier génétique de monstres intouchables.

Thomas fixa les graphiques de distribution allélique. Une fusion effroyable. Il était devenu une marchandise vivante, un brevet ambulante. La justice, avec ses algorithmes infallibles, ne voyait que la preuve ADN. Elle ne pouvait imaginer que la Reine des Preuves avait été violée dans sa structure même, qu'on pouvait imprimer un crime dans le noyau d'une cellule comme on grave un nom sur une pierre tombale.

Il inséra une unité de stockage dans le port de transfert. La barre de progression avançait à une lenteur géologique. 12%... 24%... Une note technique apparut : Sujet 404-Vernier : Viabilité de l'hôte optimale. Compatibilité chimérique : 88%. Procédure de substitution légale enclenchée.

Substitution légale. Le terme était d'une sécheresse administrative terrifiante. Sa vie entière, ses souvenirs, son métier d'architecte n'étaient que des couches superficielles destinées à être effacées. Il n'était qu'un disque dur biologique formaté pour y inscrire les péchés d'un autre.

Un claquement de talons régulier sur la résine époxy brisa le silence. Thomas se figea. Il vit une ombre se découper à travers le verre dépoli. Une silhouette longiligne, vêtue d'une blouse d'un gris clinique.

L'adrénaline inonda son système. La porte de l'alcôve coulissa dans un chuintement pneumatique. Face à lui, un homme d'une cinquantaine d'années au visage lisse l'observait avec une curiosité scientifique. Il n'y avait pas de colère dans son regard, seulement l'évaluation d'un technicien face à un échantillon sorti de son éprouvette.

— Vous n'êtes pas encore prêt à comprendre la beauté de votre propre architecture, dit l'homme d'une voix neutre.

— Qui êtes-vous ? parvint à articuler Thomas.

— Le curateur du patrimoine. Et vous, Thomas, vous êtes la première page d'un nouveau code civil. Un support de stockage où la chair n'est plus une limite.

L'homme fit un pas. L'odeur du latex emplît l'espace. Thomas comprit que le combat n'était pas pour sa liberté, mais pour la possession de son corps. Le clic final de la copie réussie résonna dans son esprit. Il arracha l'unité de stockage.

Thomas plongea. Le chariot de prélèvement bascula. Le métal hurla contre la résine, brisant le silence du Sanctuaire. Des tubes à essai éclatèrent, libérant des liquides de conservation qui se répandirent comme du sang incolore. Il s'engouffra dans le couloir, porté par une terreur cellulaire.

L'homme en gris ne courut pas. Il sortit un appareil de communication.

— Sujet 404 en mouvement. Activez le protocole de rejet immunitaire social.

Thomas ne l'entendit pas, mais un frisson parcourut sa colonne vertébrale. Chaque caméra, chaque lecteur de carte, chaque capteur biométrique allait se retourner contre lui. Il n'était plus un citoyen en fuite, il était un virus dans le système, et le système déclenchait sa réponse immunitaire.

Il atteignit le sas. L'air froid le frappa comme une gifle salvatrice. Dans un monde où l'ADN est falsifiable, la prison n'est pas faite de barreaux, elle est gravée dans chaque cellule. Il s'enfonça dans les ombres de la zone industrielle, cherchant un angle mort dans un univers de surveillance totale, une faille dans l'architecture parfaite de sa propre perte.

Il rejoignit sa voiture garée sous un transformateur électrique. Le moteur hurla. L'asphalte mouillé de l'A1 se déroula sous les roues comme une membrane poreuse captant chaque micro-goutte de sa sueur, chaque squame de sa peau arrachée par la

friction de sa course. Thomas Vernier conduisait avec la régularité désespérée d'un piston en fin de cycle. Ses poumons se dilataient contre sa cage thoracique avec un sifflement métallique.

À chaque expiration, il expulsait dans la brume des millions de signatures moléculaires, des balises radioactives que les séquenceurs isoleraient sans peine. Il était une plaie ouverte dans le silence de la nuit, une hémorragie de données biologiques. Il n'était plus un fugitif, il était son propre délateur, sa propre preuve, son propre bourreau. Chaque kilomètre parcouru était un aveu que son corps hurlait au monde.

Chapitre 12

La Traque Chirurgicale

L'air de la gare de Lille-Flandres n'était plus un gaz, mais une soupe de scories et d'ozone. Sous l'immense verrière, la lumière de cet après-midi de novembre filtrait avec une pâleur de bloc opératoire, jetant des reflets d'acier froid sur les dalles de granit usées par des décennies de transhumances humaines. Thomas se tenait immobile devant le grand tableau d'affichage des départs. Les lettres mécaniques basculaient dans un cliquetis sec, une salve de bruits de petites lames qui semblaient trancher les secondes.

Il n'était plus un homme. Il était une anomalie statistique. Dans le système centralisé, son matricule biologique clignotait en rouge. Le code source de son existence avait été identifié sur une scène de crime à Marseille alors qu'il dormait à Lille. Cette ubiquité monstrueuse, cette scissiparité numérique, faisait de lui une cible. Son identité civile n'était plus qu'une peau morte que l'État s'apprêtait à peler.

À trente mètres de là, derrière le pilier de la voie 4, le Capitaine Elias Thorne observait la nuque de Thomas Vernier. Dans l'oculaire de vision thermique, la silhouette apparaissait en dégradés de cobalt et de soufre. Le rythme carotidien de l'architecte, visible par la pulsation thermique au creux du cou, était à 112. Un état de stress aigu, mais pas de fuite. L'homme attendait, comme une cellule condamnée attend l'apoptose.

Thorne ajusta son oreillette. Le canal crypté grésillait d'une électricité nerveuse.

— « Unité Delta en position. Cible verrouillée. Confirmation du protocole ? »

La voix qui répondit n'avait rien d'humain. C'était une synthèse vocale dépourvue de timbre.

— « Identification génomique confirmée à 99,98 %. Menace de niveau 4. Autorisation de procédure de nettoyage. Code : Scalpel. »

Un froid plus tranchant que l'hiver lillois coula dans les vertèbres de Thorne. Nettoyage. On ne parlait plus d'arrestation, mais d'excision. Si l'ADN était la vérité absolue, alors la survie d'un homme qui contredisait cette vérité devenait un blasphème technique.

Trois hommes se détachèrent de la foule. Pas de gestes parasites. Ils n'étaient pas des policiers, mais des techniciens de la violence chirurgicale. Sous leurs vestes, Thorne devinait le profil rectiligne des pistolets-mitrailleurs, instruments légers en polymère, opposés au poids de fer de son vieux Sig Sauer P226.

Thomas Vernier ne les vit pas venir. Il était fasciné par ses propres mains, les mains d'un architecte habitué à tracer des lignes de force. Le microchimérisme, lui avait dit une voix anonyme au téléphone. *Vous n'êtes pas seul dans votre corps, Thomas.*

Thorne savait qu'il devait rester en observation. Il était la caution légale d'une exécution travestie. Mais quelque chose dans la posture de Vernier — cette fragilité de verre — hurlait son innocence humaine.

— « Delta 1, ici Thorne. Annulez. Le suspect est non armé. Je procède à l'interpellation. »

— « Négatif, Capitaine. La cible est une menace systémique. »

Le système venait de prononcer sa sentence. Thorne ne réfléchit plus. Sa décision fut une réaction allergique à l'injustice mathématique. Il sortit de l'ombre, son Sig au

poing.

— « Police ! Tout le monde au sol ! »

La foule se fragmenta en un chaos brownien. Les voyageurs se jetèrent à terre, brisant les lignes de tir. Thorne fit feu. Les globes volèrent en éclats. Pénombre. Chaos.

— « Vernier ! À moi ! »

L'architecte vit l'homme aux traits burinés lui faire signe. Il vit aussi le reflet du canon d'un des exécuteurs. L'instinct reptilien prit le contrôle. Vernier s'élança. Ses chaussures claquèrent sur le granit. Un sifflement sec déchira l'air. Une balle subsonique pulvérisa le panneau d'affichage. L'impact ne produisit pas d'explosion, juste le bruit d'un verre brisé dans une bibliothèque silencieuse.

— « Courez ! » rugit Thorne en saisissant Vernier par le col.

Ils s'engouffrèrent dans l'accès de service des anciennes douanes. Derrière eux, l'Unité Delta progressait en triangle. Des prédateurs programmés.

— « Capitaine Thorne, vous êtes désormais considéré comme un contaminant. »

Thorne arracha l'oreillette et l'écrasa. Il venait de rompre le cordon ombilical. Il n'était plus un serviteur ; il était un anticorps dans un organisme corrompu. Ils s'enfoncèrent dans les entrailles de la gare, là où les murs de faïence blanche jaunie évoquaient la géométrie fractale d'une usine désaffectée.

— « Pourquoi ? » haleta Vernier. « Mon sang était là-bas... »

Thorne le plaqua contre le mur froid.

— « Votre sang ment peut-être, Vernier. Mais vos yeux non. Respirez par le nez. Si vous paniquez, l'acide lactique vous paralysera. »

Ils arrivèrent à la salle des compresseurs. Des pistons de fonte battaient la mesure d'un cœur d'acier, expulsant des jets de vapeur brûlante. Le silicium s'aveuglait dans la fonte et la vapeur.

— « Ici. La chaleur va noyer votre signal thermique. »

Ils se tapirent derrière une cuve. La porte de fer au bout du couloir grinça, cisailée par un outil de précision. Une silhouette apparut. Ses lunettes de vision nocturne transformaient la pénombre en un paysage vert acide. Thorne lança une clé à molette à l'opposé de la salle. L'outil heurta une conduite. Fracas métallique.

L'opérateur pivota. Trois rafales courtes. Étincelles bleutées. Thorne surgit et percuta l'homme de tout son poids. Choc brutal du Kevlar contre les côtes. Ils roulèrent au sol. L'opérateur était plus rapide, mais Thorne avait la rage du désespoir. Il fut pourtant immobilisé par un coup de genou à l'estomac. La science allait gagner.

Une forme surgit du brouillard. Thomas Vernier, brandissant un tuyau en laiton. Avec un cri de bête acculée, il l'abattit sur le casque de l'assaillant. Le choc fut sourd. Thorne acheva la manœuvre d'un coup de crosse à la tempe. L'homme s'effondra.

— « On bouge », cracha Thorne en tendant un MP7 récupéré à l'architecte. « Si vous voyez du noir, vous appuyez. »

Ils s'enfoncèrent dans les réseaux techniques, là où les ondes radio ne passaient plus. L'air devint froid, rance. Thorne alluma sa lampe.

— « Capitaine ? S'ils ont mon ADN... je suis quand même coupable ? »

Thorne s'arrêta. Il braqua le faisceau sur Vernier.

— « La science dit ce qu'elle voit, pas ce qui est juste. C'est l'âme qui appuie sur la détente, pas la séquence de protéines. »

Ils atteignirent le parking souterrain. La berline grise les attendait, une Peugeot banalisée, vestige d'un monde sans électronique embarquée. Thorne déverrouilla les portières. L'habitacle sentait le tabac froid et le désinfectant.

— « Baissez-vous », ordonna Thorne.

Il démarra. Le moteur diesel s'ébroua dans un râle de métal fatigué. Ils glissèrent vers la sortie avec une douceur horlogère. Thorne abaissa le pare-soleil pour casser l'angle des caméras. Une fois sur la rocade, il accéléra. La ville de Lille reculait, ses gyrophares n'étant plus que des pulsations bleues contre les briques rouges.

— « Tendez votre bras. »

Thorne sortit un scalpel d'urgence.

— « Votre implant civil. Tant qu'il est là, vous êtes un point sur leur carte. »

Il incisa le poignet de Vernier d'un geste sec. La douleur fut une brûlure nette. Le petit cylindre de verre glissa sur le siège. Thorne le jeta par la fenêtre. Il fit de même pour lui-même, effaçant son existence d'un simple mouvement de poignet. Pour l'État, ils venaient de s'éteindre.

La berline s'enfonçait maintenant dans la nuit, s'éloignant des grands axes pour emprunter des chemins de traverse où le bitume laissait place à la terre battue. Les phrases s'étiraient au rythme de la route, la fatigue transformant le paysage en une fresque hypnotique de saules pleureurs et de hangars délabrés. Thorne conduisait sans

faiblir, les yeux fixés sur l'asphalte huileux, guettant chaque reflet suspect dans le rétroviseur. Chaque phare lointain était un poignard potentiel, chaque drone invisible une menace suspendue.

Ils roulaient vers Marseille, vers les "zones blanches" où la 5G ne portait plus. Vernier regardait ses mains souillées de graisse et de sang. L'architecte était mort. Il n'était plus qu'une variable inconnue, le Patient Zéro d'une épidémie de mensonges, fuyant à travers la France profonde dans une voiture qui n'existait déjà plus pour le système. Le silence du noir faisait son travail. Ils étaient devenus des fantômes dans la machine.

Chapitre 13

Justice Algorithmique

L'air à l'intérieur du cabinet du juge Marquant possédait la viscosité des lieux où l'on dissèque. Ce n'était pas un bureau, mais un isolement de verre et d'acier, logé au cœur d'une cité judiciaire dont le béton brut exsudait encore l'humidité du coulage. La lumière, projetée par des dalles LED, tombait avec une verticalité d'autopsie. Elle effaçait les ombres. Elle ne laissait aucune place à l'ambiguïté. L'odeur du produit de nettoyage industriel, ce mélange de chlore et de pin de synthèse, picotait les sinus comme une promesse de stérilité absolue.

Le capitaine Elias Thorne se tenait droit. La fatigue lui sciait les lombaires, une nécrose lente qui pulsait au rythme de son cœur. À ses côtés, le lieutenant Sarah Belkacem vibrait d'une impatience contenue. Ses doigts tambourinaient une mesure muette sur la tranche de sa tablette. Thorne ne cillait pas. Son regard était une ancre jetée dans le silence du magistrat.

Marquant était un homme de soixante ans dont le visage semblait avoir été sculpté dans un bloc de savon sec. Ses yeux, d'un bleu délavé, ne bougeaient pas. Il examinait les rapports avec une lenteur cérémonielle.

— Vous comprenez ce que vous me demandez, Elias ? commença Marquant sans lever le front.

Sa voix était monocorde, une voix de greffier.

— Vous me demandez de lever deux mandats d'arrêt basés sur une suspicion de manipulation du génome. Ce ne sont pas des termes juridiques. C'est de la

science-fiction.

Thorne fit un pas en avant. Ses chaussures de cuir crissèrent sur le linoléum, un bruit de fracture dans le silence.

— Ce n'est pas de la fiction, Monsieur le Juge. C'est de la bio-ingénierie appliquée au crime. Les traces retrouvées à Lille et Marseille ne sont pas des dépôts naturels. Ce sont des signatures synthétisées. Thomas Vernier ne peut pas être à deux endroits distants de mille kilomètres au même instant. Pourtant, son alphabet biologique est là. C'est une impossibilité physique devenue une réalité organique.

Marquant ajusta ses lunettes à monture de titane. Un geste d'horloger.

— La science est la pierre angulaire de notre système, capitaine. L'ADN est la Reine des Preuves. Si je commence à douter de la Reine, le royaume s'effondre. Vous me parlez de microchimérisme, de falsification de séquences par vecteur viral... Savez-vous ce que cela implique pour les dix mille condamnations prononcées ces cinq dernières années ?

Sarah Belkacem intervint, sa voix vibrant d'une urgence électrique.

— C'est un travail de sagouin à la PCR, Monsieur le Juge. Ils ont bâclé les cycles d'amplification. Ils ont laissé leur signature sur l'imprimante. Quelqu'un a injecté un script dans le pipeline bio-informatique. Ce n'est pas le matériel génétique de Vernier qui est sur la scène du crime. C'est le système qui *croit* le voir parce qu'on lui a appris à le reconnaître là où il n'existe pas. C'est un hack biologique.

Elle projeta une image sur l'écran mural. Une double hélice apparut, striée de barres rouges.

— Regardez ces locus. Les pics d'électrophorèse sont trop nets. Dans la nature, il y a du bruit, des dégradations. Ici, nous avons une pureté de 99,9 %. C'est trop beau pour

être vrai. C'est du code informatique traduit en nucléotides. Quelqu'un a imprimé Thomas Vernier sur ces cadavres.

Marquant observa les graphiques avec dégoût. Pour lui, la matière ne mentait pas. L'idée d'une molécule falsifiée lui était insupportable.

— La procédure est claire, dit-il en refermant le dossier. Un mandat ne se lève que sur la base d'un élément matériel contradictoire. Votre intuition n'est pas une preuve. Elle est une hypothèse. Tant qu'elle n'est pas devenue une vérité administrative, Vernier reste l'homme le plus recherché de France.

Thorne sentit une colère froide monter, une sensation métallique au fond de la gorge.

— On efface la vie d'un homme, Monsieur le Juge. Vernier est un architecte sans aucun casier. Parce qu'une machine a craché son code source, nous le traquons comme un animal de laboratoire. Si nous ne gelons pas les bases de données, nous jouons le jeu des faussaires.

Marquant se leva. Il contourna son bureau. Ses pas ne faisaient aucun bruit.

— Capitaine, vous faites une erreur. Vous croyez que la justice cherche la vérité. Elle cherche la stabilité. La société a besoin de croire que son bouclier biologique est infaillible. Si j'annonce que le code source peut être falsifié comme une signature sur un chèque, je déclenche le chaos.

— Et donc ? demanda Sarah. On sacrifie Vernier sur l'autel du système ?

Le juge s'arrêta devant la fenêtre. La ville défilait en bas comme un électrocardiogramme plat sous la brume.

— On suit la procédure. Les mandats sont maintenus. C'est ainsi que fonctionne l'État de droit. Nous ne prenons pas de décisions sous la dictée de la technologie.

Thorne serra les poings. Marquant n'était pas corrompu. C'était pire. C'était un gardien de musée qui refusait de voir que ses tableaux étaient des faux.

— Vous savez ce qui va se passer, murmura Thorne. Une équipe d'intervention l'abattrà. Un suspect identifié par la preuve absolue ne bénéficie pas de la présomption d'innocence sur le terrain. Ils tireront pour tuer.

Marquant ne se retourna pas.

— Ce sera alors une tragédie procédurale. Mais le système sera préservé.

Le silence se referma comme une suture parfaite. Thorne regarda Sarah. Il vit le reflet de sa propre impuissance. Ils étaient seuls.

Thorne ramassa les rapports. Le papier était froid. Il sentit l'odeur de l'encre laser, une odeur de bureaucratie et de mort lente.

— Je ne vous rendrai pas de rapport avant d'avoir trouvé la source de la contamination. Si vous maintenez les mandats, nous continuerons la traque. Mais sachez que ce que nous cherchons n'est plus un homme. C'est le fantôme que vous avez laissé entrer dans votre machine.

Marquant se tourna enfin. Son regard possédait une vacuité sépulcrale.

— Le fantôme n'existe pas tant qu'il n'est pas au procès-verbal, capitaine. Sortez. J'ai d'autres dossiers à traiter. Des dossiers avec des preuves solides.

Thorne et Belkacem quittèrent le cabinet. Le couloir de la cité judiciaire leur parut plus blanc, plus oppressant. Les dalles de plafond grésillaient. Un rire électrique.

Ils s'engouffrèrent dans leur voiture, une berline banalisée à l'odeur de poussière ionisée et de café froid. Le seul espace qui leur semblait encore réel. Le moteur rugit.

Une vibration mécanique dans la nuit qui tombait.

Sur le tableau de bord, le terminal affichait toujours l'avis de recherche. Le visage de Vernier les observait avec une tristesse infinie. Thorne éteignit l'écran d'un geste sec. La justice algorithmique avait rendu son verdict : l'innocence était une erreur système.

Il regarda ses mains sur le volant. Il se demanda si ses propres crêtes papillaires ne commençaient pas à muter sous la pression de cette vérité qu'on étouffait. Sur le terminal de bord, un index clignotait, résumant leur échec en quatre mots :
Anomalies techniques sans incidence.

— On ne suit plus le juge, dit-il d'une voix basse. On suit la trace. Vernier n'est plus le suspect. Il est le témoin de l'effondrement. Et on doit le trouver avant qu'ils ne l'effacent pour protéger leur putain de stabilité.

La voiture s'élança dans le noir chirurgical de la ville. Thorne sentait la fatigue comme une nécrose dans ses articulations. La traque changeait de nature. Elle ne concernait plus un homme, mais la survie d'une espèce capable de distinguer encore le vrai du faux.

Chapitre 14

L'Effacement

L'air de la salle de commandement du commissariat de l'Évêché, à Marseille, possédait cette sécheresse artificielle propre aux espaces saturés d'électronique, un mélange d'ozone, de poussière calcinée par les processeurs et de sueur atone. Sarah Belkacem ne sentait plus ses extrémités. Ses doigts, suspendus au-dessus du clavier mécanique dont le cliquetis résonnait comme une nette incision dans le silence de la nuit, semblaient appartenir à une autre. Ses yeux étaient rivés à la dalle OLED. Des colonnes de données y dévalaient en cascade, flux binaire dévorant la réalité sociale d'un homme nommé Thomas Vernier.

Le café s'était figé dans la tasse, un sédiment noir et amer dont l'arôme s'était évaporé avec la certitude du dossier. Sarah n'avait pas cillé depuis qu'une anomalie mineure, le genre de micro-glitch que les techniciens de maintenance ignorent d'ordinaire, s'était mise à parasiter le haut de son moniteur. C'était une arythmie dans la grande pulsation du Système d'Information de l'État.

— Une nécrose, murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle érodé par le manque de sommeil.

Elle lança une requête forcée vers le Répertoire National d'Identification des Personnes Physiques. L'écran afficha une barre de progression qui semblait lutter contre un courant invisible. D'ordinaire, la réponse était instantanée. Là, le système hésitait. Sarah voyait les paquets de données se fragmenter en temps réel. Elle entra le numéro de sécurité sociale de Vernier.

Le curseur tourna, une spirale hypnotique, puis le verdict tomba, brutal, définitif :

Identifiant Inconnu.

Un frisson minéral remonta le long de sa colonne vertébrale. L'impossibilité administrative se heurtait au bon sens, tel un sacrilège bureaucratique. On ne supprimait pas un matricule gravé dans le marbre des archives pour l'éternité fiscale. Elle bascula sur le fichier des Titres Électroniques Sécurisés, cherchant la biométrie de l'architecte, l'écart exact entre ses pupilles saisi par l'optique sidérale d'une préfecture.

Le visage de Vernier émergea, déjà rongé par des artefacts de compression, des blocs de pixels grisâtres dévorant l'os de la mâchoire. Ce n'était pas un problème de connexion. Quelqu'un injectait un exploit furtif, une routine d'obliteration conçue pour dévorer l'identité de l'homme, strate par strate.

— Ils sont en train de le dé-créeer.

Elle ouvrit une console de commande brute. Le code défilait trop vite, mélange de protocoles de sécurité et d'algorithmes d'obfuscation militaires. Un message d'erreur s'afficha en rouge sang : *Access Denied. Authorization Level: OMEGA.*

Omega. Le protocole d'effacement définitif, la légende urbaine des forums cryptés. Thomas Vernier n'était plus en train de mourir ; il était en train de ne jamais avoir existé. Sur les comptes bancaires, le solde tomba à zéro dans un battement de cil. L'historique des transactions s'évapora. La trace de l'homme dans la machine disparaissait, aspirée par un trou noir algorithmique.

Elle essaya de joindre Elias Thorne à Lille. Son téléphone sonna dans le vide, une tonalité désolée qui semblait résonner dans une cathédrale de béton. Elle ouvrit le registre de la propriété immobilière : le nom de Vernier disparut de la fiche de son propre appartement, désormais listé comme "Propriété de l'État - Usage Administratif".

Soudain, l'écran devint noir. Un curseur blanc clignota seul dans l'obscurité. Un message s'inscrivit lettre par lettre :

« L'OBSERVATION MODIFIE LE SYSTÈME. CESSEZ D'OBSERVER. »

Sarah retira ses mains du clavier comme si les touches venaient de devenir incandescentes. Elle recula son fauteuil, le grincement du métal sur le linoléum déchirant le silence. Chaque preuve numérique qu'elle avait collectée subissait le même traitement. Le dossier "Vernier" sur le serveur sécurisé de la PJ n'était plus qu'une coquille creuse. Elle se leva, les jambes tremblantes. Elle devait sortir. L'air était chargé d'une électricité statique qui lui faisait dresser les poils des bras.

Elle retourna à son bureau, saisit son blouson de cuir et quitta la pièce. Son ordinateur redémarrera spontanément derrière elle, affichant un bureau propre, ordonné. Elle chercha une dernière fois le dossier. *« Aucun résultat correspondant à votre recherche. »*

Elle sortit dans la nuit marseillaise. Le vent soufflait du large, une brise iodée portant l'odeur du sel et de la décomposition. Dans sa Peugeot banalisée, le Toughbook vibrait au rythme des irrégularités de l'asphalte. Sarah ne regardait plus la route, ses yeux faisant la navette entre les phares et les lignes de commande de son terminal.

`[CRITICAL] : DB_REF_IDENTITY_STATE - DELETION IN PROGRESS`

Sous ses yeux, la naissance de Thomas Vernier était réécrite en un néant. Le fichier image de l'acte original se fragmentait. 2 Mo, 450 Ko, 0 Ko. Elle comprit que l'ampleur de la manipulation dépassait l'informatique. Le Système National des Empreintes Génétiques était en train de corrompre le profil de Thomas. Les marqueurs STR s'altéraient.

^[SYSTEM] : BIOMETRIC_MATCH_FAILURE - PID: 8829-THV^

On ne se contentait pas d'effacer le citoyen ; on falsifiait le biologique. Les données de son séquençage étaient remplacées par des séquences aléatoires. S'il était arrêté maintenant, aucune machine ne pourrait prouver qu'il était Thomas Vernier. Il était expulsé de l'espèce humaine.

Sarah coupa l'écran d'un geste sec. L'obscurité de l'habitacle fut presque douloureuse. Elle composa le numéro de Thorne sur son téléphone personnel.

— Elias, c'est Sarah. Ils ont commencé l'effacement. Vernier n'existe plus.

— Je sais, répondit Thorne. Sa voix était rocailleuse, usée. Le procureur vient de m'appeler. Il n'a aucune trace d'un mandat d'amener au nom de Vernier. On nous a volé la réalité.

Elle raccrocha et jeta le téléphone sur le siège passager. Elle s'inséra dans le trafic rare du Quai de la Joliette, passant sous un panneau publicitaire OLED dont le slogan ricanait dans la nuit : *« Votre identité est votre bien le plus précieux. Protégez-la. »*

La Peugeot fendait la nuit vers le nord. À 170 km/h, la réalité se simplifiait en un cône de lumière blanche. Sarah sentait la direction assistée se durcir, le volant résister sous ses paumes. La voiture commençait à la rejeter. Elle maintenait sa trajectoire avec une force brute, les muscles de ses bras tendus jusqu'à la douleur.

L'aire de repos désaffectée apparut enfin, une zone d'ombre où les caméras de surveillance n'étaient que des yeux crevés. Sous la marquise de la station-service, l'obscurité était une substance visqueuse. Le grésillement du néon au-dessus de la pompe numéro quatre battait à soixante hertz. Elle s'approcha d'une berline sombre garée dans l'angle mort.

Elle s'assit à côté de Thorne. L'habitacle sentait le tabac froid.

— Je n'existe plus, Elias. Je suis une erreur 404.

— L'effacement numérique n'est que le vernis, répondit Thorne. Ils défont le tissage de votre réalité sociale.

Il lui tendit un dossier physique, lourd de papier et d'encre d'imprimerie. Sarah l'ouvrit sous le faisceau d'une lampe torche.

— Regardez ces marqueurs, dit Thorne en pointant des rapports de 1998. Le 'Recodage In Situ'. Ils injectent des populations de cellules souches reprogrammées dans des hôtes. Le microchimérisme est leur arme. On ne vole pas votre identité, on la clône. On la disperse sur des scènes de crime comme on sème du sel sur une terre brûlée.

Sarah ferma le dossier. Elle comprit l'ampleur du piège. Thomas Vernier n'était pas un suspect, il était un virus législatif, un profil génétique synthétisé pour tester la réactivité du système judiciaire face à l'absurde.

— Ils utilisent le système judiciaire comme un incubateur, murmura-t-elle.

— Exactement. Et en vous supprimant, ils protègent l'intégrité du mensonge. Vous êtes le lymphocyte qu'ils doivent éliminer.

Thorne démarra le moteur. La voiture quitta l'enceinte de la station avec une lenteur calculée. Le trajet vers Marseille serait une transition entre le froid sidéral du Nord et la décomposition solaire du Sud. Sarah ne dort pas. Elle visualisait les séquences de son propre ADN, imaginant chaque nucléotide comme une sentinelle.

Elle ajusta son Sig Sauer contre sa hanche. Le poids de l'acier était la dernière

coordonnée réelle dans un monde devenu spectre.

Chapitre 15

La Source de l'Erreur

La brique industrielle du XIX^e siècle s'effaçait derrière une paroi de polymères blancs, une limite mathématique : froide, plane, absolue. Dans cette ancienne filature des lisières lilloises, le silence n'était troublé que par le sifflement feutré de l'air filtré et la vibration des transformateurs. Le capitaine Elias Thorne immobilisa sa main sur la poignée du sas. À ses côtés, Sarah Belkacem fixait son terminal tactique, les traits sculptés par la lueur bleutée de l'écran.

— C'est un isolat, murmura-t-elle. Aucune connexion externe. Une bulle de verre au milieu d'une décharge.

Le mécanisme, parfaitement huilé, ne fit aucun bruit. L'entrée dans le laboratoire fut un choc sensoriel, une transition brutale entre la suie du dehors et la neutralité de l'ozone. Thorne sentit immédiatement cette atmosphère de morgue de luxe. À travers les baies vitrées, des bras robotisés d'une fluidité arachnéenne déplaçaient des microplaques entre des centrifugeuses au ronronnement hypnotique.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Thorne, le regard fixé sur un lacinis de trachées métalliques où circulaient des fluides translucides.

Sarah approcha son terminal de la vitre, les doigts dansant sur le clavier avec une nervosité contenue.

— Ils n'éditent pas l'ADN, Elias. Ils l'impriment. À partir de rien. C'est du Ghost Coding. Ils forgent les clés de nos identités.

Thorne sentit un froid métallique lui parcourir l'échine. Il pensait au dossier Vernier, cet architecte dont la vie avait été pulvérisée par une signature moléculaire déposée comme on sème une preuve factice. Il s'approcha d'une console centrale. Sur l'un des moniteurs, un nom clignotait en rouge : *VERNIER_T_S09_OPTIMIZATION*.

— Ils sont encore en train de le peaufiner, souffla Thorne.

Soudain, une voix dépourvue d'harmoniques humaines résonna par l'interphonie, saturant l'espace stérile.

— Capitaine Thorne. Vous cherchez une cohérence que vos poumons, déjà colonisés, vous refusent. La biologie n'est pas une vérité, c'est une opinion. Et nous construisons le récit qui vous efface.

Un sifflement strident déchira l'air. Des événements au plafond libérèrent une brume bleutée qui retomba avec une rapidité implacable. Thorne chercha à lever son arme, mais le pistolet lui sembla soudain d'un poids irréel, comme s'il appartenait à une autre dimension. L'équilibre le quitta. Ce n'était pas une chute, mais une déconnexion synaptique. Sous ses genoux, la résine époxy n'était plus une surface, mais une limite mathématique.

— Sarah, sors d'ici !

— Pas sans la matrice ! Ses doigts volaient sur les touches. Je force le téléchargement du registre acide vers un serveur fantôme.

Thorne tenta de se redresser, mais sa vision commença à se fragmenter. Des pixels de réalité se détachaient du décor, des artefacts numériques venaient parasiter les contours des cuves cryogéniques. Il fixa sa main gantée ; elle lui paraissait lointaine, hachée par une neige visuelle. La phase de perte de sensation laissait place à une distorsion structurelle.

— Elias, c'est bon ! J'ai les fichiers Echo !

Elle s'élança vers lui, le saisissant sous le bras. Thorne parvint à se traîner vers la sortie de secours, chaque mouvement exigeant une volonté chirurgicale. Ils s'engouffrèrent dans le sas, laissant derrière eux le bourdonnement des machines qui reprenaient déjà leur travail de création indifférente.

Une fois dans la Peugeot 508, loin de la zone industrielle, le silence de l'habitacle devint oppressant. Thorne fixa la route, mais le bitume semblait se dissoudre dans une traînée de lumière cinétique. Il ajusta le rétroviseur. Dans la pénombre, ce qu'il vit lui fit l'effet d'une décharge électrique. Sous la peau pâle de ses tempes, ses veines ne suivaient plus l'anatomie humaine. Elles dessinaient une géométrie fractale, une arborescence de capillaires sombres et précis, comme un circuit imprimé gravé sous son derme.

Il regarda Sarah, dont les yeux reflétaient la diode verte de la clé USB.

— On a la source de l'erreur, murmura-t-elle.

Thorne serra le volant, sentant le script biologique continuer son œuvre silencieuse dans sa moelle osseuse. La science avait été leur divinité, et l'hélice leur Bible. Mais en ce moment précis, Thorne comprit que l'ADN n'était plus la Reine des Preuves. C'était une souveraine morte, décapitée dans le secret d'une solution saline, remplacée par un fantôme de code qu'ils portaient désormais en eux. Ils n'étaient plus des enquêteurs ; ils étaient devenus des palimpsestes, des brouillons organiques que le système s'apprêtait à raturer.

Chapitre 16

Le Dernier Prélèvement

L'air au sein du complexe Delta n'était pas de l'air ; c'était un filtrat. Une substance gazeuse, appauvrie en particules, saturée d'ozone et de cet effluve entêtant de polymères chauffés qui caractérise les environnements de haute technologie. Thomas Vernier avançait dans le sillage du capitaine Elias Thorne. Ses pas résonnaient avec une matité spongieuse sur le revêtement en vinyle conducteur. Chaque enjambée lui semblait être une trahison de sa propre physiologie. Ses muscles, autrefois coordonnés par une volonté souveraine, ne lui paraissaient plus que des assemblages de fibres protéiques susceptibles d'être piratées, falsifiées, réécrites.

Thorne, le dos voûté par une fatigue structurelle, tenait son Sig Sauer au creux de sa paume droite, le canon dirigé vers le sol. Derrière eux, Sarah Belkacem balayait la pénombre clinique de la coursive avec le faisceau de sa lampe tactique. La lumière accrochait des surfaces d'inox brossé, des cadrans numériques affichant des pressions de gaz inertes et des tubulures en téflon où circulaient des fluides dont la couleur oscillait entre le bleu de méthylène et le transparent absolu.

— On entre dans la zone de séquençage lourd, murmura Sarah, sa voix étouffée par le masque qu'ils avaient dû revêtir à l'entrée du sas. C'est une invitation, Elias. Ou un piège à rat.

Thorne ne répondit pas. Il fixa la porte blindée qui se dressait au bout du couloir. Le capitaine posa sa main sur le lecteur biométrique. Un laser rouge balaya sa rétine. Un déclic pneumatique, sec comme un coup d'acier sur un os, libéra les verrous. La porte coulissa dans un chuintement de joints pressurisés.

La pièce qui s'ouvrait devant eux était vaste, circulaire, dominée par une rangée de séquenceurs Illumina, des monolithes noirs qui bourdonnaient sourdement. Au centre, sous une coupole d'éclairage scialytique qui projetait une lumière blanche, presque solide, un homme était assis devant une console de verre.

Le docteur Arnault Vasseur ne se retourna pas immédiatement. Il terminait l'ajustement d'un histogramme sur son écran tactile. Il portait une blouse d'un blanc si immaculé qu'elle semblait absorber la lumière plutôt que la réfléchir. Ses mains étaient gantées de nitrile bleu.

— Vous arrivez au moment précis où le canevas finit de s'écrire, dit Vasseur sans détourner les yeux. Monsieur Vernier, je vous suggère de regarder. C'est la première fois qu'un homme assiste à la révision incisive de son propre destin.

Thomas fit un pas en avant. Sur l'écran géant, des chaînes de nucléotides défilaient à une vitesse vertigineuse. Les lettres de la vie transformées en un flux binaire, une cascade de données que la machine découpait, comparait et validait.

— Qu'est-ce que vous avez fait ? demanda Thomas, sa voix tremblante d'une colère froide.

Vasseur se tourna enfin. Son visage était une carte d'angles vifs et de peau parcheminée. Il n'y avait aucune haine dans son regard, seulement une condescendance académique.

— Nous avons simplement corrigé une instabilité statistique. Le projet « Séquence 0 » n'est pas une usine à coupables. C'est une police d'assurance pour la civilisation. Monsieur Vernier était le candidat parfait. Un profil lisse, un patrimoine d'une clarté exemplaire. En injectant ses marqueurs synthétiques sur des scènes de crime, nous avons testé la résilience de la chaîne judiciaire.

— Mais il est innocent ! cria Sarah.

— L'innocence est une variable négligeable face à la stabilité des structures, répliqua Vasseur. Que vaut la vie d'un homme face à la crédibilité d'un système qui garantit la paix civile ? Si Vernier est condamné, le dogme de l'ADN est sauvé.

Thomas regardait l'écran. Son ordonnancement. Ses gènes. Ils étaient là, exposés comme les pièces à conviction d'un procès qui avait déjà eu lieu dans le silence des laboratoires. Un vertige lui soulevait le diaphragme, comme si son centre de gravité s'était déplacé hors de son corps. Il n'était plus Thomas Vernier, l'homme qui aimait les perspectives épurées ; il était un résidu, un grain de sable dans un rouage qui exigeait la perfection.

— Le microchimérisme était la clé, poursuivit Vasseur avec une sérénité terrifiante. Utiliser le "soi" pour dissimuler le "non-soi". Une élégance impitoyable, n'est-ce pas ? À l'heure où nous parlons, vos propres mains produisent la preuve de votre culpabilité. Chaque fois que vous touchez un objet, vous déposez une condamnation.

Thomas regarda ses mains. Le nitrile bleu des gants de Vasseur semblait se refléter dans ses propres veines. Il était paralysé par la grandeur du crime commis contre son être. On ne l'avait pas seulement accusé ; on l'avait réécrit.

D'un mouvement brusque, avant que Thorne ou Belkacem ne puissent réagir, Thomas saisit un scalpel posé sur le plateau stérile à côté de la console. Il ne regarda plus Vasseur. Le silence qui suivit fut seulement rompu par le bruit du métal glissant sur la peau, et le goutte-à-goutte rythmique d'un liquide biologique s'écrasant sur le verre immaculé de la console de contrôle.

Vasseur écarquilla les yeux. Sa certitude vacilla.

— Je pollue la preuve, murmura Thomas. Si mon ADN est votre seule vérité, alors je

vais la noyer.

Le sang commença à court-circuiter les capteurs optiques. Les histogrammes sur l'écran dansaient frénétiquement. Des messages d'erreur rouges clignotaient, masquant la validation. Vasseur se précipita pour écarter la main de Thomas, mais Thorne l'arrêta d'un geste sec.

Le laboratoire devint le théâtre d'une lutte muette. L'odeur du sang chaud se mélangea à celle de l'ozone. C'était l'odeur de l'effondrement. L'odeur d'un monde où la biologie, enfin, reprenait ses droits sur la technologie par le seul biais qui lui restait : le désordre.

— On vient de rendre au doute sa place légitime, dit Thorne.

Ils sortirent de l'institut médico-légal quelques minutes plus tard. La pluie de Lille n'était pas une bénédiction, mais une sécrétion urbaine, un exsudat de nuages chargés de suie. Thomas marchait entre Thorne et Belkacem, ses pas cadencés par le martèlement sourd de ses propres tempes.

L'entrée du métro exhalait un souffle de ferraille et de fatigue humaine. Thorne s'arrêta sous un réverbère dont l'ampoule grésillait. Le capitaine portait sa lassitude comme une armure de cuir froissé. Ses yeux semblaient avoir perdu leur mise au point.

— Restez vivant, Vernier. C'est la seule forme de résistance qui vous reste. Ne devenez pas l'épave qu'ils ont dessinée sur leurs écrans.

Thorne descendit les premières marches, sa silhouette s'effaçant progressivement dans la pénombre de la station. Sarah Belkacem resta un moment immobile, puis s'éloigna vers une voiture banalisée dont les feux de détresse clignotaient comme un cœur mécanique fatigué.

Thomas se retrouva seul. L'ossature environnante, qu'il avait jadis admirée pour sa rigueur, lui semblait maintenant dérisoire. À quoi bon ériger des trames de briques et de mortier quand la charpente humaine elle-même était minée ? Il regarda ses mains une dernière fois à la lueur d'une vitrine. Sous la peau, les veines s'étaient apaisées.

Il marchait, simplement. Sous la pluie de Lille, Thomas Vernier n'était plus un plan, mais un homme qui s'effaçait dans la grisaille.

Chapitre 17

Rupture de Séquence

Des particules de plastique carbonisé et d’ozone griffaient l’arrière-gorge. Dans le silence qui succéda au hurlement des alarmes, l’acier d’une étagère pressait la tempe de Thomas Vernier. Il restait immobile. À ses pieds, le givre du verre borosilicaté jonchait le sol sous la lueur spasmodique des néons.

Le complexe n’était plus qu’une carcasse. Les séquenceurs Illumina gisaient renversés, leurs entrailles de fibres optiques exposées comme des organes après une laparotomie. Elias Thorne fixait le moniteur central. Une barre de progression stagnait à 100 %. En dessous, un mot en police système : ***BROADCAST COMPLETE***.

Dans l’embrasure défoncée, une traînée de suie barrait la pommette de Belkacem. Son visage, d’ordinaire de marbre, s’effritait. Elle tenait sa tablette d’une main tremblante.

— C’est fini, dit-elle d’un souffle sec. C’est dans le Cloud. Pas un serveur privé, Thorne. Partout. Santé Publique, Interpol, labos de police. Ils t’ont compilé dans la base, Thomas. Tu n’es plus le suspect, tu es le code source.

Le silence succéda à l’azote. Une porte claquait sur l’idée même de vérité. Thorne ramassa un tube à essai intact. Le latex de son gant grinça. Un son chirurgical.

— Tu comprends ce que ça veut dire, Thomas ?

Vernier se redressa. Sa peau tressaillait sous la morsure des produits chimiques. Ces mains, selon les dossiers d’accusation, avaient étranglé à Lille et tué à Marseille.

— Je n'étais pas là-bas, murmura-t-il.

— Le savoir ne suffit plus, trancha Belkacem.

Elle fit défiler des cascades d'adénine et de cytosine. Une pluie de lettres.

— Ils ont mis à jour ta signature biologique. Pour le système, l'ADN des cadavres est identique à celui qui coule dans tes veines. Tu es devenu le système. On ne peut plus prouver le détournement. La source est détruite.

— Marchons, dit Thorne.

Ils quittèrent le bâtiment. Le métal craquait sous leurs pas. L'air extérieur s'engouffra dans le couloir, froid, chargé d'humidité. La Peugeot 5008 attendait, moteur tournant. Le diesel battait comme un métronome. À travers les vitres teintées, les terrils défilaient comme les séquences d'un code défaillant.

— Sarah, l'état des serveurs, ordonna Thorne sans quitter la route des yeux.

— Le feu a bouffé le matériel, mais les données ont migré. Protocole de furtivité génomique. Ils ont injecté les profils falsifiés dans le Système d'Information Criminelle.

Thomas fixa ses paumes. Elles paraissaient translucides sous la lumière laiteuse des lampadaires.

— Je n'existe plus ?

— Pas en tant qu'individu, répondit Belkacem. Tes données ont fusionné. Le mensonge est compilé dans ton identité.

— C'est l'architecture du néant, murmura Thomas.

— L'ADN n'est plus une empreinte, c'est un traitement de texte, ajouta Sarah. On peut effacer, copier, coller. Ils ont marchandisé ton génome. Tu es le patient zéro d'une ère où l'on condamne des séquences, pas des hommes.

Thorne serra le volant. Ses articulations blanchirent.

— On est passés de la preuve à la perception. Si la machine dit que tu es un meurtrier, tu l'es. L'alibi physique ne pèse plus rien face à la donnée.

La voiture bifurqua vers les berges de la Deûle, s'arrêtant devant une bouche d'évacuation technique. L'obscurité du tunnel était une matière visqueuse. L'air y sentait le fer et la nappe phréatique. Thomas avançait, le dos voûté par une structure osseuse devenue étrangère. Belkacem ouvrit une trappe de maintenance.

— On se sépare ici, dit-elle. Elias t'emmène dans une zone de silence. Pas de capteurs, pas de réseaux.

— Et vous ?

— Je vais saturer le système. Injecter assez de faux positifs pour que ton ADN apparaisse simultanément dans douze villes. Si tout le monde est Thomas Vernier, alors personne ne l'est. Je vais transformer ta traque en cauchemar statistique.

Elle disparut dans un conduit latéral. Sa silhouette fut absorbée par l'ombre jusqu'à ce que la lueur de sa tablette ne soit plus qu'un point, puis rien. Thomas resta seul avec Thorne. Un sifflement aigu monta des profondeurs. Un son modulé, mélodique. Le vrombissement de micro-drones de prélèvement.

— Ils anticipent, souffla Thorne en sortant son arme.

Le premier rayon laser rouge balaya le béton. Thomas ne ressentait plus la peur, seulement une réaction biochimique. Il était le bug dans la matrice.

— Courez !

Thomas s'élança. Ses poumons aspiraient l'air vicié. Il n'était plus l'architecte qui bâtissait des structures de verre. Il était l'homme qui allait démolir la certitude biologique du monde. Dans le lointain, les algorithmes continuaient de calculer, tissant une toile où chaque fil était une séquence, attendant que la proie vienne s'y empaler. La vérité s'était évaporée. Seule restait la persistance du code.

Chapitre 18

Verdict Fantôme

La salle d'audience numéro quatre du Tribunal de Grande Instance de Marseille n'était qu'une excroissance de verre dépoli et de béton matricé, une boîte hermétique conçue pour une justice efficace, transparente et d'une froideur qui confinait à l'inhumanité. L'air y était recyclé par des extracteurs silencieux dont le léger bourdonnement s'inscrivait dans le crâne comme une migraine latente. L'odeur régnante était celle de l'ozone et du produit désinfectant, un effluve de bloc opératoire rappelant à Thomas Vernier que sa vie n'était plus entre les mains des hommes, mais soumise à l'examen d'un microscope.

Thomas était assis dans le box des accusés, un parallélépipède de verre blindé qui le séparait de l'humanité. Il se sentait comme une lame de verre sous l'objectif d'un géant. Ses mains, posées à plat sur la tablette de bois clair, lui semblaient étrangères. Il observait les réseaux de veines sous sa peau, cette charpente biologique qu'il ne reconnaissait plus. Depuis son arrestation, la notion même de « soi » s'était dissoute. Thomas Vernier n'était plus un architecte lillois de quarante-deux ans ; il était devenu une séquence, une impression matricielle, l'encre des gènes retrouvée sur une scène de crime alors que son corps physique dormait à mille kilomètres de là.

Le président de la cour, un homme au visage parcheminé nommé Vasseur, ajusta ses lunettes. Ses yeux ne rencontrèrent jamais ceux de Thomas. Il feuilletait le dossier, chaque froissement de papier déchirant le silence du huis clos comme un scalpel sur une membrane.

À sa droite, le procureur Meillard vérifiait ses notes. Dans les rangs réservés aux témoins, le capitaine Elias Thorne et le lieutenant Sarah Belkacem étaient assis côte à

côte. Thorne fixait le sol. Belkacem ne quittait pas Thomas des yeux, son regard exprimant une ambivalence de traqueuse et de complice.

— La séance est ouverte, prononça Vasseur. Monsieur Vernier, veuillez vous lever.

Thomas s'exécuta. Ses jambes étaient de coton.

— Nous abordons la phase finale de cette instruction, poursuivit le président. L'examen des preuves biologiques versées au dossier.

Meillard se leva. L'acoustique de la salle portait ses mots comme des couperets.

— Monsieur le président, la science nous raconte une histoire sans équivoque. Les prélèvements effectués sur le manche de l'arme du crime sont sans appel. L'usurpation des hélices est impossible ici. Nous ne parlons pas d'une ressemblance, nous parlons d'une identité absolue. L'encre génétique extraite de la scène de crime est celle de Thomas Vernier. À un milliardième de probabilité près, il est impossible que ce soit un autre.

Meillard marqua une pause.

— Si nous acceptons que cette preuve puisse mentir, alors la vérité n'existe plus. Monsieur Vernier est coupable parce que sa biologie l'affirme. Son corps est coupable, même si son esprit prétend être ailleurs.

Thomas voulut parler, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge. Thorne, dans le public, serra les poings. Il savait que le système se protégeait. Si Thomas était acquitté, si le doute entraînait dans le sanctuaire du génome, l'édifice s'effondrait.

L'expert appelé à la barre, le docteur Arnault, confirma la sentence d'une voix qui rappelait le frottement du métal sur la glace.

— L'extraction a été automatisée. Aucun contact humain. Ce que nous voyons ici est la signature de l'individu. Monsieur Vernier est présent sur chaque millimètre de ces données.

L'avocat de la défense, Maître Simonet, se leva. Ses épaules étaient affaissées.

— Et si nous étions en train de condamner un homme parce que la technologie a dépassé notre capacité à discerner le vrai du faux ?

Un murmure parcourut la salle, aussitôt réprimé par un coup de marteau. Thorne échangea un regard avec Belkacem. Ils connaissaient les transferts de fonds occultes, les liens avec l'officine de biosécurité. Mais ces preuves étaient inadmissibles. Dans ce tribunal, seule l'impression génétique importait.

L'après-midi s'étira dans une torpeur clinique. Vers dix-sept heures, la lumière d'hiver commença à décliner, jetant des reflets violacés sur le béton. Les caméras thermiques captèrent leur chaleur, convertissant leur présence en ondes infrarouges.

— Monsieur Vernier, avez-vous quelque chose à ajouter ?

Thomas se leva une dernière fois.

— Vous ne jugez pas un homme. Vous jugez un échantillon. Vous avez besoin que je sois coupable pour que votre monde continue de faire sens. Si je suis innocent, alors votre science est morte. Et vous préférez enterrer un homme vivant plutôt que d'enterrer votre certitude.

Le silence qui suivit fut celui d'une machine qui attend l'ordre d'impression.

— La cour se retire, annonça Vasseur.

Thomas fut reconduit vers sa cellule d'attente. Il ne ressentait ni peur, ni colère. Juste une immense fatigue métaphysique. Dehors, Thorne s'arrêta devant un distributeur. Belkacem le rejoignit.

— Ils vont le condamner, dit-elle.

— Évidemment, répondit Thorne en fixant le liquide sombre qui coulait dans le gobelet. On sacrifie l'individu pour sauver le système. Bienvenue dans le nouveau monde.

Il but une gorgée de café tiède. Il avait le goût du métal. La sonnerie retentit. Le verdict fut lu.

Le mot « coupable » fut une sédation.

Thomas Vernier fut transféré aux Baumettes dans l'heure. Escorté par des gardiens dont les gants bleus brillaient sous les néons, il fut jeté dans une cellule de béton brut. Il n'y avait plus de Thomas Vernier. Il ne restait qu'un matricule et un profil verrouillé dans le silicium.

Il s'assit sur la couchette. Le vrombissement sourd d'un ventilateur de serveur quelque part dans les parois rythmait le silence. Ses doigts, habitués à tracer des plans, rencontrèrent la surface rugueuse du mur. Avec l'ongle de son pouce, il commença à graver une ligne. Une ligne droite, parfaite, une ligne de fuite qu'aucun code ne pourrait jamais capturer. Il resta là, immobile, fixant ce trait d'architecte alors que l'obscurité finissait d'avaloir la pièce.

Chapitre 19

Néant Biologique

La lumière qui filtrait à travers les stores à lamelles de cet appartement de location, situé dans une barre d'immeuble anonyme à la périphérie de Tours, possédait la froideur d'un scalpel oublié sur un plateau d'inox. C'était une émanation grise qui semblait dissoudre les contours du mobilier de série plutôt que de les éclairer. Thomas Vernier — ou plutôt l'homme qui occupait désormais cet espace sous le nom de Marc Lefebvre — se tenait immobile devant la fenêtre, observant le ballet lointain des voitures sur la rocade.

Chaque geste était régi par une chorégraphie de l'effacement. Sa main droite, gantée d'un nitrile bleu si fin qu'il laissait deviner les lunules de ses ongles, tenait un flacon de pulvérisateur rempli d'une solution d'hypochlorite de sodium. Dans ce monde de surveillance absolue, l'eau de Javel n'était plus un produit ménager ; c'était un agent de démolition moléculaire. Il vaporisa la poignée de la fenêtre. Le pschitt étouffé résonna dans le silence clinique de la pièce. Il observa les micro-gouttelettes se poser sur le métal froid, imaginant la lyse des membranes, la fragmentation irréversible de la spirale, cet alphabet de sang qu'il semait malgré lui.

Depuis la fin de l'affaire, Thomas ne se voyait plus comme un individu, mais comme un réservoir percé. Chaque squame de peau morte tombant sur le linoléum, chaque cil égaré, chaque trace de salive était une condamnation. Il passa un chiffon en microfibres sur la poignée, un mouvement circulaire, lent, méthodique. La télévision, restée allumée sans le son, diffusait les images des nouveaux portiques de détection rapide installés dans les gares. La masse y vénérât la Reine des Preuves, ignorant que le code génétique pouvait être hacké, déplacé, implanté. L'humanité préférait une certitude mensongère à l'angoisse du vide.

Il se dirigea vers la salle de bain, un cube de carrelage blanc dont l'odeur de chlore agressait les sinus. Sur le rebord du lavabo, son arsenal était disposé avec une précision chirurgicale. Il retira ses gants avec une dextérité de légiste, les retournant sur eux-mêmes pour emprisonner tout résidu organique, puis versa de l'alcool isopropylique sur ses paumes. Le froid du solvant lui arracha un frisson. Il frotta vigoureusement, insistant sur les replis des articulations, jusqu'à ce que sa peau devienne rouge, presque à vif. En se regardant dans le miroir, il ne reconnut pas l'architecte qu'il avait été. L'homme en face de lui était un être de surface, une créature glabre au crâne poli par le passage quotidien de la lame.

Il était devenu l'architecte de son propre néant.

Il devait sortir. Le passage à l'extérieur était une incursion en territoire ennemi. Il enfila son manteau de synthétique lisse, conçu pour ne pas accrocher les fibres, et quitta l'appartement. La rue Nationale s'étirait devant lui, une artère de tuffeau et de verre sous un ciel bas, saturé par l'humidité de la Loire. Il marchait avec cette raideur étudiée des gens qui ne veulent pas exister, évitant les grilles d'aération et les contacts fortuits. Pour lui, chaque passant était une grenade à fragmentation génétique, projetant des nuages de squames et de données volatiles.

Il s'engagea dans une supérette automatique. C'était une atmosphère filtrée qui lui rappelait les laboratoires où sa vie avait été disséquée. Il saisit un panier avec une précaution maniaque. Au moment de payer, la borne de paiement l'observa avec son œil de cyclope infrarouge.

— Veuillez retirer votre gant pour l'identification épidermique, dit une voix synthétique.

Thomas hésita. Il regarda la surface de verre du lecteur, ce charnier de données invisibles. La pulpe d'un index nu effleura le capteur. Le choc fut électrique. Il se rétracta comme s'il venait de toucher une braise, mais le mal était fait : une empreinte,

un dépôt de sébum, un aveu gras sur le plastique. La lingette désinfectante fondit sur la trace avec une fureur maniaque. Effacer. Toujours effacer avant que l'écho biologique ne devienne un cri.

Le trajet retour fut une fuite nerveuse. Il évitait les regards, les caméras, les capteurs de particules fines qui commençaient à border les boulevards de Tours. Lorsqu'il franchit enfin le seuil de son appartement, il verrouilla la porte avec son coude, le cœur battant contre ses côtes comme un métronome détraqué.

Il se débarrassa de ses vêtements, les enfermant dans un sac hermétique, et retourna dans la salle de bain. Sous le néon vacillant qui lui donnait un teint de cadavre, il reprit son flacon de pulvérisateur. Il restait une trace sur le rebord de l'évier. Une infime particule de lui-même qui osait encore exister. Il pressa la gâchette. Pschitt.

Thomas était, selon les standards du nouveau monde, l'homme le plus propre de France. C'est-à-dire le plus mort.

Chapitre 20

Le Code Résiduel

Le silence n'était pas une absence, mais une sédimentation visqueuse qui tapissait les poumons. Dans ce sous-sol du Palais de Justice, relégués dans une alcôve oubliée, le capitaine Elias Thorne et le lieutenant Sarah Belkacem n'étaient plus que des spectres. Les murs exsudaient une pellicule de calcaire. Le bâtiment les calcifiait.

Thorne observait ses mains avec une suspicion nouvelle. Depuis l'affaire Vernier, chaque pore lui semblait un traître. La biologie n'était plus le socle de l'être, mais un alphabet falsifiable que n'importe quel faussaire pouvait réorganiser en acte d'accusation. Il sentait le goût du fer dans sa salive. Un goût de sang permanent.

— Tu ne dors toujours pas, Elias.

Ce n'était pas une question. Sarah avait vieilli de dix ans en quelques semaines. L'éclat impétueux de Marseille s'était éteint sous une couche de givre technologique. Ses yeux n'étaient plus que des cicatrices rouges, hantés par les séquences de nucléotides. Sa peau, d'une pâleur de porcelaine froide, laissait deviner le trajet bleuâtre de ses veines, ce réseau de câblage organique qui n'était plus une preuve d'identité.

— Le sommeil suppose une confiance dans l'ordre des choses, répondit Thorne d'une voix granuleuse. Je ne l'ai plus. Chaque fois que je ferme les yeux, je vois des doubles hélices se tordre comme des barbelés.

Il se leva, ses articulations craquant dans le silence pressurisé.

— On nous a enterrés ici parce qu'on a compris que l'échec était le système lui-même. Le microchimérisme n'est pas un accident, c'est une faille de sécurité dans le logiciel de l'humanité. Ils ont appris à l'exploiter.

Sarah fit pivoter son siège. Le grincement du métal produisit une dissonance insupportable.

— Le FNAEG ne jure que par les STR. Nos codes-barres. Ils ont hacké la source, Elias. Ce n'est plus du sang, c'est du script.

L'ADN mentait.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ? demanda Thorne.

— Une récurrence. Une impulsion dans le bruit de fond. Une alerte de niveau 7, immédiatement étouffée par le ministère. J'avais placé un capteur passif sur le nœud de routage.

Elle tourna son écran. Des colonnes de chiffres rouges saignaient sur le fond noir. Strasbourg. Un parking souterrain. Un homme au visage effacé par une substance chimique corrosive. Pas d'empreintes. Mais du sang.

— Le profil appartient à une femme, Élise Moretti. Morte en 2012 dans un accident près de Nice.

Thorne ressentit une décharge neuro-végétative le long des trapèzes.

— Un fantôme. Encore.

— C'est de la chirurgie nucléotidique, Elias. Ils ont réinjecté des fragments de l'ADN d'une morte dans un hôte vivant, mais ils ont laissé une trace. Une erreur de suture

dans le code. C'est la même main que pour Vernier. L'architecte recommence.

Thorne se frotta le visage. Ce n'était pas un tueur qu'ils traquaient, mais une manufacture de l'identité. Une industrie capable de dissoudre la vérité judiciaire dans une solution enzymatique.

— On nous effacera, murmura Thorne. Ils peuvent injecter nos empreintes sur n'importe quel cadavre.

Sarah fixa l'écran où scintillait le code binaire.

— Elias, regarde autour de toi. Nous sommes déjà morts.

Elle ouvrit un flux vidéo pirate. Une berline noire s'arrêtait sur la scène de crime à Strasbourg. Deux hommes en manteaux sombres en sortirent, portant des mallettes en aluminium brossé. Leur économie de mouvement était chirurgicale.

— Le logo sur leur mallette... je l'ai déjà vu. *GenoSys Corporation*.

— Ils ne modernisent pas les données, dit Sarah en fermant son ordinateur d'un coup sec. Ils les réécrivent.

Ils étaient déjà morts.

Le parking de la PJ de Lille était une cathédrale inversée où l'air pesait comme un linceul de plomb. Thorne marchait devant, son pas lourd martelant le bitume huileux. Ils s'engouffrèrent dans la 508 banalisée. L'habitacle sentait le tabac froid et le désinfectant chimique.

— Explique-moi comment un mort peut tuer, ordonna Thorne alors qu'ils émergeaient dans la nuit mouillée.

— C'est du patchwork biologique. Ils utilisent des vecteurs viraux pour insérer de l'ADN étranger dans des cellules vivantes. L'ADN n'est plus une preuve, c'est une opinion programmable.

Soudain, un signal sonore neutre fractura le silence. Sarah se tendit. Ses doigts frappèrent les touches.

— Un match à cent pour cent sur une scène de crime à Metz. Une femme étranglée. Le suspect est Marc-André Gauthier.

— Et alors ?

— Gauthier a été incinéré il y a trois ans. Il est mort à Fresnes.

Thorne serra le volant. Le monde oscillait.

— Ça ne s'arrête pas là, continua Sarah, la voix blanche. Le système vient de générer une deuxième occurrence sur la même scène. Sous les ongles de la victime.

Elle marqua une pause. L'écran projetait un masque spectral sur ses traits.

— C'est toi, Elias. Ton profil complet. Selon le code, tu es en train de l'étrangler en ce moment même.

Le tableau de bord clignota en rouge : *ERREUR DE SYNCHRONISATION BIOMÉTRIQUE*.

Thorne écrasa le frein. La pédale était molle. La direction assistée se verrouilla, figeant les roues dans l'axe. La voiture accéléra seule, le moteur hurlant vers la zone rouge. Le malware avait pris le contrôle du bus de données.

— Ils nous coupent l'accès ! cria Sarah.

Le brouillard devint un mur impénétrable. Thorne lutta contre un volant inerte. La 508, lancée vers le néant, quitta la chaussée. Le temps se dilata. Les éclats de verre explosèrent en micro-puces de silice flottant dans l'air. L'odeur du latex envahit les narines de Thorne au moment où les airbags se déployaient dans une détonation sourde. Le métal gémit. Le monde se renversa.

Quand le mouvement s'arrêta, Thorne se retrouva suspendu à l'envers. Le silence revint, seulement troublé par le goutte-à-goutte d'un fluide sur le sol meuble.

— Sarah ?

Pas de réponse. Elle reposait contre l'airbag dégonflé, une perle de sang sombre figée à la commissure des lèvres. L'ordinateur, coincé dans la console, affichait une dernière ligne : **ANALYSE TERMINÉE – ARCHIVAGE EN COURS**.

Des bottes de cuir crissèrent sur le gravier. Des silhouettes en combinaisons NBC apparurent dans le halo des gyrophares. Ce n'était pas une arrestation, mais une décontamination. Un homme saisit l'ordinateur, rompant le cordon dans un éclair bleu.

— Variable résiduelle sécurisée, grésilla une radio.

Thorne fut traîné hors de l'épave, son corps raclant le verre pilé. Un technicien s'agenouilla, une tablette à la main. Il ne vérifia pas ses constantes vitales. Il scanna sa rétine. Un bip sec valida l'effacement.

Tout autour, des équipes pulvérisaient une mousse blanche sur la carcasse. Elle dévorait les résidus biologiques, les empreintes, les fragments de peau. Ils effaçaient

la réalité physique pour ne laisser que la vérité binaire. Sarah fut chargée dans un fourgon noir, manipulée comme une pièce à conviction fragile.

On souleva Thorne. La pluie transformait la poussière du crash en une boue grise. Il n'y avait plus de capitaine Thorne. Il n'y avait plus de lieutenant Belkacem. Il n'y avait que deux volumes de données corrompues en transit vers une zone de quarantaine.

Sur le lieu du crash, la mousse chimique dévorait les dernières traces de sueur. Il ne restait que le bruit de la pluie sur le bitume propre.

FIN

Merci d'avoir lu "SÉQUENCE 0"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)